



# Jama' al Fna, entre art et bazar

Actes des journées d'étude  
13 - 14 juin 2003



[www.marocpluriel.com](http://www.marocpluriel.com)

C o l l e c t i o n  
Dialogues sur la ville

# **Jama' al Fna, entre art et bazar**

Actes des journées d'étude  
13 et 14 juin 2003

Collection fondée et dirigée par Saïd Mouline

---





# Sommaire

<b>Editorial</b> .....	4/5
<b>Patrimoine, représentation et histoire</b> .....	7
Allocution de bienvenue .....	8
Mustapha Zine.	
"Jama' al Fna entre art et bazar" .....	10
Saïd Mouline.	
"Patrimoine Oral : l'expérience de Marrakech" .....	20
Juan Goytisolo.	
"La Place Jama' al Fna, de l'énigme à l'histoire" .....	26
Hamid Triki.	
"Destins singuliers : les hlaïquis de la Place Jama' al Fna" .....	30
Ouidad Tebbaa.	
"Les acteurs de la Place Jama' al Fna". .....	34
Mohammed Tita.	
<b>Urbanités et usages</b> .....	43
"Jama' al Fna : zone franche culturelle " .....	44
Michel Van Der Meerschen.	
"Le rôle de la femme marocaine sur la Place Jama' al Fna" .....	52
Rachele Borghi.	
"Médecine populaire à Jama' al Fna" .....	64
M'hamed Abouyoub.	
"Un projet et une vision pour Jama' al Fna" .....	68
Réda Guennoun.	
<b>Table des illustrations iconographiques</b> .....	71

## Editorial

C'est à l'occasion d'une nouvelle lecture du Discours Royal adressé par Feu Sa Majesté Le Roi Hassan II, le 14 janvier 1986 à Marrakech, au corps des architectes, qu'est née cette Collection ou, pour être plus précis, qu'ont été initiés les "Dialogues sur la ville" dont cette Collection est à la fois le miroir et la mémoire. En effet, mise en place dans le cadre du gouvernement instauré en mars 1998, la direction de l'architecture, en fonction des spécificités mêmes annoncées de ce gouvernement, ne pouvait s'édifier qu'en assurant fortement la primauté de la dimension humaine dans la définition de ses attributions et de ses missions. Or, c'est justement la primauté de la dimension humaine et celle de l'identité qui forment la colonne vertébrale du Discours Royal du 14 janvier 1986. Tout au long de ce discours, le leitmotiv ne cesse d'être celui de la philosophie de la vie, qu'elle soit individuelle ou collective et celui des valeurs identitaires inscrites dans l'espace de la cité. C'est principalement pour cette raison qu'à l'occasion de la première commémoration de ce discours au sein du nouveau gouvernement, le 14 janvier 1999, qu'ont été lancés les "Dialogues sur la ville" par Monsieur Mohamed Elyazghi, Ministre de l'Aménagement du Territoire, de l'Environnement, de l'Urbanisme et de l'Habitat et que leur maintien a été confirmé par Monsieur Ahmed Taoufiq Hejira, Ministre, délégué auprès du Premier Ministre, chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme

Quoi de plus naturel que le dialogue pour l'enrichissement mutuel des interlocuteurs ? Quoi de plus naturel que le dialogue pour exposer et confronter des points de vue différents, sans être pour autant irréductibles ? Quoi de plus nécessaire que le dialogue pour tracer des orientations communes fondées sur des valeurs partagées ? Quoi de plus nécessaire que le dialogue pour fixer des objectifs prioritaires et les modalités destinées à les satisfaire pour tenter de mieux vivre ensemble dans une cité où l'on partage des sentiments analogues d'appartenance ? Doit-on imaginer pour autant que le dialogue, que les dialogues constitue(ent) le ou les remèdes à tous les maux de l'architecture et de l'urbanité ?

Certes non, mais il n'empêche que le dialogue, en tant que reconnaissance de l'autre, est au fondement même de toute démocratie et que les dialogues sur la ville, sur la cité et les citoyens, sont indispensables à toute tentative de recomposition d'urbanités adaptées à des problématiques et à des situations contemporaines. C'est d'ailleurs à des conclusions analogues qu'avait conduit la Deuxième Conférence des Nations Unies sur les Etablissements Humains - "Habitat II, Sommet des Villes" - tenue à Istanbul en juin 1996. Sommet au cours duquel a été examiné le thème fondamental du partenariat qui peut à la fois fournir une solution aux problèmes du processus mondial d'urbanisation et permettre un enrichissement de la vie urbaine. Ce sont également des conclusions similaires qui ont émané des XIXème et XXème Congrès Mondiaux de l'Union Internationale des Architectes, tenus respectivement à Barcelone en 1996 et à Pékin en 1999 et c'était une des préoccupations majeures du XXIème Congrès, tenu en 2002 à Berlin, sur le thème, justement, de "l'Architecture en tant que ressource".

La crise de la cité – crise de sens, crise d'essence, crise d'identité, crise de solidarité – est partout présente. Cette crise de la cité est explicitement exprimée dans le Discours Royal du 14 janvier. En témoigne particulièrement la référence faite à la médina d'Azemmour ainsi qu'aux qsour et qasbas du sud du Royaume. Référence qui montre bien, dans l'esprit du discours, la nature de cette crise au Maroc, sa gravité et la rareté des contre-exemples présentés par le Souverain comme source d'inspiration pour une conception et une pratique architecturale et urbaine contemporaine.

La médina d'Azemmour – l'un des référentiels de ce discours – est, malgré son abandon, toujours là, agrippée à la falaise de la rive gauche de l'Oum er-Rabi' qu'elle surplombe. Elle offre, de loin, son magnifique paysage urbain.

Cependant, de près et lorsque l'on prend le temps de l'écouter, c'est un combat et une résistance à tout ce qui, aujourd'hui encore, risque de conduire progressivement à l'affaissement de la médina. Par contre, les qsour et les qasbas ont payé un lourd tribut à une certaine conception de la modernité. En effet, ce qui domine dans les vallées pré-sahariennes du Dadès, du Dra, du Tafilalt, du Mgoun, etc., et depuis près de deux générations, c'est avant tout les ruines.

Des centaines de chefs-d'œuvre, de formes multiples d'architectures de terre, se sont décomposés, sont retournés en poussière, sans même une prière pour leur retour à la terre.

Pourtant, le discours du 14 janvier 1986 était là, offrant, à tous ceux qui voulaient l'entendre, une conduite éclairée pour revitaliser et actualiser le patrimoine architectural national. Mais l'entendement ne fut point au rendez-vous et l'on vit bien vite le discours de son véritable contenu, c'est-à-dire des enjeux identitaires sur lesquels il mettait l'accent, pour se contenter d'en encenser la forme, une fois par an, en commémorant la date du discours.

Les "Dialogues sur la ville" concernent, on l'aura compris, des problèmes de patrimoine architectural et d'urbanité. Ces dialogues ne sont ni machine à remonter le temps pour en réparer les outrages ni exposé de recettes pour des cuisines au goût du jour. Ils reposent sur le constat de crises identitaires des établissements humains dans l'ensemble de notre pays. Constat également d'une croissance urbaine inéluctable et de l'incapacité de l'état à faire face, seul, à des problèmes d'une telle ampleur. Constat, enfin, de l'importance d'enjeux nationaux, en matière d'urbanité; enjeux qui nécessitent, pour remédier à la situation actuelle et contribuer à sauvegarder l'identité des générations futures, une meilleure qualité de relation et une véritable complémentarité d'action entre l'état, les élus, les citoyens et les autorités locales. C'est, notamment, sur la base de tels constats et des réflexions qu'ils engendrent, que l'on est passé de la commémoration, un jour l'an, de la date du discours, aux "Dialogues sur la ville". Dialogues qui supposent un travail de longue haleine, mené tout au long de chaque année, pour tenter, dans l'esprit du même discours, de préserver vivant un patrimoine architectural et de réconcilier les citoyens avec leur cité. Le 14 janvier restant l'occasion à la fois de commémorer le discours et également de faire l'état des lieux et des bilans d'étape des actions menées pour contribuer à la recomposition d'urbanités dans des espaces sociaux en mutation rapide et en perte d'identité.

C'est dans cette perspective que des journées d'étude et de réflexion, dont les Actes sont en cours d'impression dans cette Collection, ont été conjointement organisées depuis par la direction de l'architecture dans des lieux et avec des partenaires différenciés. A Tamesloht, avec l'Association "Tamesloht 2010", à Tétouan, avec l'Association "Tétouan Asmir", à Chefchaouen, avec l'Association "Rif Al Andalous" à Tanger avec la Fondation "Tanger Al Madina", à Aït Iktel avec l'Association "Aït Iktel de Développement".

Une première livraison de la Collection "Dialogues sur la ville", intitulée "Urbanités en recomposition", présentait la genèse et l'évolution d'une telle initiative à travers les textes fondateurs et ceux de deux premiers bilans d'étape effectués les 14 janvier 2000 et 2001. Ce faisant, cette livraison inaugurale introduisait de manière bien plus approfondie à la vision, à la philosophie et aux concepts qui sous-tendent les nouvelles formes de partenariat expérimentées au service du patrimoine architectural et urbain. Partenariat qui permet d'asseoir les actions de la direction de l'architecture sur la réflexion et la concertation. Partenariat progressivement mis en réseau et dont les objectifs, les procédures et modalités d'action, les échanges d'expériences de même que les résultats, directs et indirects, matériels et symboliques, sont présentés dans cette livraison et celles à venir dans le cadre de cette collection. Il est à noter que la nouvelle lecture annoncée en début de ce préambule, devait s'accompagner d'une catharsis. Une catharsis au sens de purification, au sens de réaction de libération. Une catharsis salutaire pour comprendre que le patrimoine architectural est à la fois héritage et témoignage, à la fois mémoire et identité, à la fois enveloppe de citoyenneté et matrice de développement. Qu'aimer le patrimoine architectural, c'est à la fois aimer sa patrie et agir en patriote. Que s'en priver, c'est, sans y prendre garde, condamner les citoyens à devenir orphelins, amnésiques, exclus et sous-développés. Seuls les groupements associatifs, conscients et actifs, semblent avoir pris la mesure du danger. C'est la multiplication de telles associations, réellement représentatives, dynamiques et crédibles, qui permet de garder l'espoir, de conjurer l'exclusion et d'aller vers une réconciliation des citoyens avec leurs cités. Car cette réconciliation des citoyens avec leur cité est, sinon l'essence même de la démocratie, du moins sa forme d'expression la plus tangible.

Saïd Mouline  
Directeur de l'architecture





## Patrimoine, représentation et histoire





## Allocution de bienvenue

Mustapha Zine

Président de l'Association



Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue en ces lieux dont la simplicité et la douceur sont en parfaite harmonie avec le sujet que nous allons aborder aujourd'hui.

Je voudrais remercier notre ami Saïd Mouline, membre actif de notre Association, pour le travail remarquable qu'il a accompli pour que cette réunion puisse se tenir aujourd'hui en ce lieu, mes remerciements vont également aux architectes et ingénieurs qui l'accompagnent, cadres du Ministère, délégué auprès du Premier Ministre, chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme.

Mes remerciements vont également à nos amis étrangers qui ont fait le voyage pour être avec nous aujourd'hui, Madame Rachele Borghi et Monsieur Michel Van Der Meerschen.

Avant de nous lancer dans nos travaux qui vont durer toute la journée, je voudrais vous présenter notre Association "Place Jama' al Fna Patrimoine Oral de l'Humanité". Cette Association est née pour défendre la Place Jama' al Fna et à travers elle, l'oralité en tant que patrimoine culturel de l'humanité et qui devrait, au même titre que le patrimoine matériel, être protégé par l'Unesco.

L'idée de l'oralité en tant que patrimoine culturel de l'humanité vient de Juan Goytisolo qui, dans un article paru dans le Journal "El Pais" et repris par les plus grands journaux du monde entier, a mis en valeur ce legs culturel de nos ancêtres, l'Unesco se devant donc de le protéger et de le défendre.

Pour mettre en pratique cette idée et en accord avec l'Unesco, nous avons créé notre Association avec pour objectif de demander à l'Unesco d'adopter l'oralité en tant que patrimoine culturel de l'humanité et reconnaître la Place Jama' al Fna comme chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité.

A l'appui de notre demande, un dossier a été préparé par notre Association. Ce dossier a servi de modèle pour les autres pays. Notre Vice-Président Juan a été choisi par l'Unesco pour présider le Jury de sélection et de classement du patrimoine oral. Le 18 mai 2001, la Place Jama' al Fna a été déclarée, à l'unanimité du Jury, chef-d'œuvre du patrimoine oral de l'humanité.

Le Directeur Général de l'Unesco est venu en personne à Marrakech à la Place Jama' al Fna, en compagnie de deux Ministres marocains, Monsieur Najib Zérouali, Ministre de l'Enseignement Supérieur et Monsieur Mohamed Achaari, Ministre de la Culture ainsi que du Wali et du Gouverneur de Marrakech Médina et du Président de la Communauté Urbaine, pour inaugurer la plaque commémorant cette reconnaissance.

Cette reconnaissance était l'aboutissement de nos efforts et la réalisation de notre objectif. Cependant, fallait-il s'arrêter là ?

Grâce aux encouragements, notamment de l'Unesco, qui voit en notre Association un interlocuteur crédible, nous avons continué à travailler :

- Pour créer une bibliothèque qui sera la mémoire de la Place.
  - Pour enregistrer, filmer, photographier et archiver tout ce qui se dit et se joue sur la Place.
  - Pour aider les acteurs en instituant des récompenses pour les meilleurs spectacles.
  - En présentant aux écoles de Marrakech, deux fois par semaine, un spectacle de la Place.
- Nous avons édité des brochures et des livres et distribué un tee-shirt avec l'inscription "Je suis fils de Jama' al Fna et j'en suis fier", pour réhabiliter les enfants de cette Place.
- Enfin, nous avons offert des tenues à la Brigade de Nettoyage de la Place et des vélomoteurs à la Brigade de Surveillance.

Mais notre fierté est d'avoir pu engager le Ministère chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme dans notre combat. La réunion conjointe d'aujourd'hui en est la preuve et le mérite en revient à Saïd Mouline ici présent.

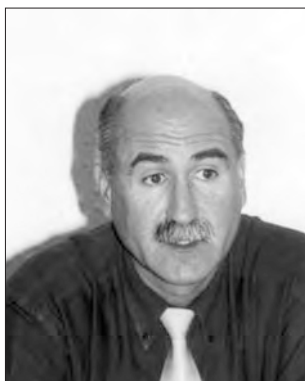
C'est l'essentiel de ce que je voulais vous dire sur notre Association et, sans plus attendre, je vais vous présenter les intervenants de ce matin et donner en premier la parole à Saïd Mouline pour nous parler de "Patrimoines matériel et immatériel".



# Patrimoines matériel et immatériel

Saïd Mouline

Architecte, Sociologue, Directeur de l'Architecture



## Introduction

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, chers amis, c'est pour moi un honneur et un plaisir, au nom de Monsieur Ahmed Taoufiq HEJIRA, Ministre délégué auprès du Premier Ministre, chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme, de vous souhaiter la bienvenue à cette Journée d'étude et de réflexion. Journée conjointement organisée par l'Association "Jama' al Fna, Patrimoine Oral de l'Humanité" et la Direction de l'Architecture. Remerciements également à notre hôte qui, aujourd'hui, nous offre un espace empreint de sérénité, approprié à une réflexion commune sur les devenirs possibles de la Place Jama' al Fna, en fonction de ce qu'est véritablement la Place Jama' al Fna.

Pour la plupart des personnes une telle question peut sembler bizarre – car qui ne connaît pas la Place Jama' al Fna ? Mais il se trouve que nous nous posons cette question – et de ce point de vue, c'est nous qui sommes bizarres. Nous le sommes probablement aujourd'hui, mais le seront certainement de moins en moins dans les années à venir. Car nous ne serons pas une dizaine à réfléchir sur une telle question mais des dizaines, voire des centaines de millions à se demander "qu'est ce qu'un patrimoine oral ? qu'est ce que des valeurs immatérielles ? quelles relations existe-t-il entre patrimoine architectural et culture immatérielle ?" Or aujourd'hui, les fondateurs de l'Association "Jama' al Fna, Patrimoine oral" et ceux qui les rejoignent progressivement dans cette aventure passionnante, conceptuelle et opérationnelle, ont commencé par dire stop. Stop, on s'arrête pour réfléchir. Stop, on arrête les projets de qissarias, de garages, d'hôtels, de surélévations qui ont été autorisés sur la Place. Stop au mitage également du voisinage immédiat de la Place, tel le massacre du Riyad El Ouarzazi. Stop aux actions insensées qui vont tuer la poule aux œufs d'or, etc.

Stop, arrêtons-nous pour faire le point. Arrêtons-nous pour donner statut à la Place et la protéger conformément à la législation en vigueur depuis le Dahir du 20 juillet 1922. Stop, arrêtons-nous pour essayer de mieux comprendre les spécificités de cette Place, les caractéristiques des valeurs orales, matérielles ou immatérielles qu'on lui prête. Stop pour tendre à forger une vision et un projet pour revitaliser, revaloriser et expliquer les formes d'expression culturelle populaire dont Jama' al Fna est le théâtre urbain. Stop car face à cette soif de connaissance, à la multitude de questions qui méritent réponse, il existait et persiste sous des formes diverses une incroyable concupiscence qui ne cesse de croître et de se nourrir de toutes les convoitises que suscite chaque mètre carré de la Place.

Avant d'aller plus loin dans cette confrontation entre valeurs matérielles et valeurs immatérielles, permettez-moi d'aller au terme de la politesse et d'exprimer également mes plus vifs remerciements, d'une part, à Madame Rachele BORGHI, qui vient de Rome et qui, spontanément, dès qu'elle a été informée de cette rencontre a décidé d'y participer et, d'autre part, à notre ami Michel VAN DER MEERSCHEN, marrakchi d'adoption qui, avec la même spontanéité, est venu de Bruxelles attiré par les questions bizarres et par le titre de cette rencontre "Jama' al Fna : Entre art et bazar"

Puisque je suis dans le chapitre des politesses, je suis également chargé de vous faire part des vœux de succès et de réussite du Ministre chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme, pour les



activités multiples que vous entreprenez à l'Association "Jama' al Fna, Patrimoine oral". Il a eu, en effet, à maintes reprises, l'occasion d'apprécier les objectifs de l'Association, la passion qui anime ses fondateurs et ses membres pour préserver et revitaliser un patrimoine culturel riche et diversifié. Cette passion et cette ténacité s'expriment à travers de nombreux résultats dont je ne citerai que quelques uns, parmi les plus importants, mais qui ont valeur de symbole et d'exemplarité.

Je pense, bien entendu, à tout le travail qui a conduit à la proclamation de la Place Jama' al Fna parmi les chefs-d'œuvre du Patrimoine Oral et Immatériel de l'Humanité, le 18 mai 2001 par l'Unesco. Je pense également à la publication de l'ouvrage du Professeur Hamid MOQA-DEM, qui a été commandité par l'Association, et qui consigne les traditions orales populaires qui s'expriment sur la Place Jama' al Fna, de même que l'intérêt porté aux maîtres hlaïqis et à la réflexion générale sur les valeurs orales et immatérielles du patrimoine. Dans cette perspective, le Ministère, dans un intérêt bien compris de la Place et dans le cadre d'une politique de proximité, a chargé la Direction de l'Architecture d'assister techniquement votre Association. Ce travail commun a abouti, d'une part, à la publication d'un ouvrage de la Collection "Cahiers d'Architecture et d'Urbanité", numéro double qui offre une approche descriptive de la Place et de la genèse de son classement. Travail en commun qui a abouti, d'autre part, à l'élaboration d'un programme de recherche ambitieux, étalé sur une période de trois années, qui a été récemment présenté à l'Unesco. Programme de recherche ambitieux qui a reçu l'aval du Secteur du Patrimoine intangible et dont il reste à préciser les modalités d'exécution avec les représentants régionaux de cette institution.

Je tiens, ici tout particulièrement, à rendre hommage aux jeunes cadres de la direction de l'architecture pour la passion, l'extrême disponibilité et l'efficacité dont ils ont fait preuve tout au long des travaux communs que je viens de citer. Ils n'ont pas pu tous être des nôtres aujourd'hui. Permettez-moi de vous présenter Mesdames Hind BENAMEUR et Soraya KHALIL ainsi que Messieurs Mohamed TITA et Réda GUENNOUN qui vont participer aux communications et débats de cette journée. J'ajouterai qu'ils se sont spontanément proposés pour la confection des Actes de cette rencontre dans un ouvrage à paraître prochainement. Ouvrage différent du précédent car il sera porteur de nos réflexions actuelles et vecteur de nos interrogations les plus pertinentes sur l'immatérialité, ses formes d'expression et les modalités appropriées à sa préservation.

## Repères

Je profite de l'occasion qui m'est donnée ici pour rappeler l'esprit et les objectifs des "Dialogues sur la ville" ainsi que les réalisations auxquelles ces dialogues ont conduit jusqu'ici. Rappel synthétique pour fixer quelques repères fondamentaux tels ceux justement de dialogue et de réflexion ; de même que les actions effectives que dialogue et réflexion permettent d'entrevoir ou engendrent dans certains cas. Tout en s'impliquant pleinement dans des réalisations contemporaines d'envergure (1), la direction de l'architecture a choisi la voie d'un soutien et d'une assistance technique à des actions citoyennes, menées par des groupements associatifs locaux et crédibles. L'objectif principal étant de favoriser l'émergence d'une citoyenneté participative de développement urbain et de revitalisation du patrimoine architectural, dans ce que l'on appellerait, aujourd'hui, une politique de proximité.

C'est ainsi que, depuis 1999, un réseau de groupements associatifs a progressivement commencé à se tisser. Réseau à la fois informel et solidaire au début. Informel car il repose avant tout sur des bonnes volontés et des relations personnalisées, sur des échanges d'expériences et de pratiques et non sur un système ou un cadre administratif ou législatif. Solidaire parcequ'il repose sur une identité d'intentions et des objectifs sociaux analogues.

Quand je fais mention d'identité d'intentions sur lesquelles repose ce réseau, cela ne veut nullement dire que les relations s'arrêtent aux seules intentions. Qu'il s'agisse des liens tissés avec des associations citoyennes œuvrant dans les villes, les villages ou les médinas de Tanger, Tétouan, Chefchaouen, Essaouira, Salé, Aït Iktel ou Marrakech, de nombreux travaux et activités divers ont été expérimentés, réalisés, étendus; d'autres sont en cours de réalisation ou en phase d'étude. Le point commun de toutes ces activités multiples et diversifiées, de toutes les composantes du réseau, c'est qu'elles mettent en relation, cadre de vie, patrimoine culturel et participation citoyenne, dans une relation de dialogue et une visée opérationnelle. (2)

Dialogues qui vont de l'identification en commun des problématiques locales, jusqu'à l'esquisse de solutions alternatives, au suivi de leur réalisation et à l'identification d'opérateurs. Dialogues dans la perspective d'une dignité retrouvée qui s'exprime dans un cadre social, dans l'amélioration de l'espace de la vie quotidienne, de sa représentation, de la valorisation et de la revitalisation contemporaine de cadres de vie, porteurs de valeurs du passé et, en même temps, confrontés aux défis du présent. Permettez-moi de conclure ce chapitre par quelques exemples parmi bien d'autres qui, pour nous, dans cette entreprise de longue haleine et en partenariat, ont eu valeur d'encouragement, de symbole et de prise sur la réalité :

Le travail engagé avec l'Université conviviale d'Essaouira, dans le cadre des Ateliers d'Architecture menés avec le DESS "Villes, architecture et patrimoine : Maghreb et Proche-Orient", a conduit à une connaissance détaillée du patrimoine architectural de la médina ainsi qu'à l'étude et à la conception d'un projet ambitieux de réaménagement architectural et paysager de l'entrée de la ville ancienne, là où elle s'articule avec l'extension coloniale des années 1920 à proximité de Bâb Sba'.

Le travail mené en partenariat avec l'Association "Aït Iktel de Développement" a contribué à l'obtention d'une reconnaissance internationale d'importance, celle du Prix Aga Khan d'Architecture, cycle 2001, en raison des résultats estimés remarquables à bien des égards du développement communautaire du village. Cette distinction souligne l'excellence de la démarche et son caractère d'exemplarité. Des associations créées dans les villages voisins, reprennent aujourd'hui en l'adaptant ce type de démarche.

La réflexion commune et l'assistance technique apportés à l'Association "Jama' al Fna, Patrimoine Oral" est destinée à préserver et à valoriser une place récemment proclamée "Chef-d'œuvre du Patrimoine Oral et Immatériel de l'Humanité". Le soutien apporté par l'Unesco et, récemment, par le Parlement Européen, contribuent à archiver la mémoire de cette place et à freiner, comme je l'ai mentionné précédemment, les visées spéculatives qui mettent en danger son existence même.

Aujourd'hui, au sein du réseau, des coopérations bilatérales et multilatérales sont à l'œuvre, diffusent les expériences, génèrent des idées et des projets, de nouvelles formes de créativité, de nouveaux produits, parmi lesquels des séries de CD Rom, coordonnés par le Professeur M'hammad BENABOUD, vecteurs, parmi d'autres, des spécificités architecturales et urbaines de villes et de traditions patrimoniales.

### **Jama' al Fna entre art et bazar**

Sur une interrogation aussi cruciale qui accentue les pôles vers lesquels va tendre la Place, selon les perceptions, les orientations et les visions des Pouvoirs Publics la concernant, à proche et moyen termes, permettez-moi enfin, Monsieur le Président, d'anticiper sur les communications à venir. Non pour en dévoiler l'essence mais pour signaler la chance que nous avons d'être aujourd'hui des auditeurs directs.





La communication de Juan GOYTISOLO est, à bien des égards, singulière. Un hommage particulièrement émouvant lui avait été rendu lors de la Conférence de presse que vous aviez vous-même présidée le 23 juin 2001. Dans la communication qu'il présente aujourd'hui, il nous livre - ce qui est très rare chez un auteur de son talent et de sa notoriété internationale - les dessous de son texte fondateur "Lecture de la Place Jama' al Fna". Il considère que de l'ensemble de son œuvre, c'est le texte qui lui a donné le plus de mal. Je n'en dirai pas plus.

La communication du Professeur Rachele BORGHI est une thèse universitaire présentée en Italie. C'est loin d'être une compilation de documents sur la Place Jama' al Fna. Armée, conceptuellement s'entend, de la panoplie des anthropologues, elle a elle-même séjourné plus de trois mois sur la Place Jama' al Fna, passé bien des nuits à la belle étoile dans son sac de couchage pour nous livrer un travail d'une grande originalité sur l'évolution du rôle de la femme et la spatialisation sexuelle ou plus précisément ce qu'elle appelle la territorialisation sexuelle à Jama' al Fna.

Il y a à peu près vingt ans, mon ami, notre ami, Michel VAN DER MEERSCHEN qui avait publié, dans le luxueux bulletin de liaison du Conseil International des Monuments et des Sites, la Revue "Monumentum", un grand article sur la médina de Sousse, article qui fait toujours référence, m'avait promis, à son départ pour l'île de Gorée, qu'il en ferait de même pour la médina de Marrakech. Il m'avait chargé de recueillir les photographies aériennes auprès du regretté Dominique PAPINI, qui avait fait ce travail avec doigté et amour (3). Il attend toujours, comme moi, la publication de l'article. Si Michel est avec nous, c'est bien entendu et avant tout par amitié. C'est également, en raison de sa formation d'architecte urbaniste et de ses nombreuses années de fonction à la Délégation de l'Habitat et de l'Urbanisme de Marrakech. C'est aussi parce que la Place Jama' al Fna l'a longtemps intéressé dans les documents d'urbanisme régissant l'évolution de Marrakech, parce qu'elle l'intéresse toujours et qu'il va exposer et analyser, pour nous aujourd'hui, l'évolution de cette Place en tant que pôle urbain contemporain.

Je ne peux présenter toutes les communications car je ne prétends nullement me substituer à leurs auteurs. Je puis toutefois vous informer que Hamid TRIKI fera coup double, ce qui veut dire, en langage clair, qu'il présentera deux communications, l'une sur une approche originale de l'histoire énigmatique de cette Place et l'autre sur une monographie d'un maître hlaïqi. De même que je peux vous informer que Mohammed TITA présentera quelques autres dessous de la Place, que Réda GUENNOUN esquissera ce que peut-être un projet et une vision pour la Place. Joachim HELBIG essaiera quant à lui de nous balader dans le virtuel pour un site web à venir consacré à la Place. Sans citer ceux qui m'ont promis qu'ils avaient réservé le jeudi soir pour écrire leurs textes. Je dis bien écrire leurs textes et non formuler leurs pensées, ce qui était fait et continue d'être fait de longue date. Je pense, bien évidemment à Ouidad TEBBAA et M'Hamed ABOUYOUB qui, à travers les nombreuses disciplines qu'ils maîtrisent, enseignent à l'Université ou exercent en officine, vont dévoiler certains aspects méconnus ou peu étudiés qui sont partie intégrante de la Place.

Voilà Monsieur le Président, j'en ai fini avec la partie formelle et je vous remercie de votre aimable écoute et des paroles bienveillantes qu'au nom de l'Association que vous présidez, vous avez eues à l'égard de la direction de l'architecture. Je vais maintenant, sans abuser de votre patience, passer aussi rapidement que possible à ma communication personnelle. Particulièrement au nœud gordien qui régit, dans l'ombre, les entrelacements entre patrimoines matériel et immatériel.

## Patrimoines matériel et Immatériel

Je ne vous cache pas que cette partie a été rédigée dans la nuit de mercredi à jeudi. Pas par manque de temps, mais par indécision. Cela ne veut nullement dire que j'aie, depuis, démêlé les écheveaux de cette combinaison complexe. En vérité, et par ailleurs, dans cette démarche, une des questions qui ne cessait de me tarauder était celle de ce que pouvait penser ensemble un aréopage composé d'architectes, d'urbanistes, d'anthropologue, de sociologue, d'historien, de paysagiste, d'écrivain, d'avocat, de pharmacien, de topographe, etc. autour du thème de "Jama' al Fna. Entre art et bazar". A une telle question, il m'était difficile de me contenter de répondre : ils pensent l'immatériel. On se croirait tout de suite dans un sketch de Raymond DEVOS. Cela peut sembler intéressant mais tout de même insuffisant pour justifier les dépenses des deniers de l'Etat, en tout cas dans la conscience d'un fonctionnaire scrupuleux. Je pensais avoir réussi à formuler de manière correcte cette interrogation des liens qui lient matériel et immatériel dans le préambule du Cahier d'Architecture et d'Urbanité; préambule justement intitulé "De la complexité de la culture". Mais des doutes existentiels persistaient malgré tout et je vous avoue, en toute bonne foi, que je serai à la fois soulagé et reconnaissant de partager ces interrogations et ces doutes avec vous pour retourner allégé et quelque peu soulagé à Rabat.

Sur une interrogation aussi cruciale qui accentue les pôles, les extrêmes, vers lesquels va tendre la Place, selon les perceptions, les orientations et les visions des Pouvoirs Publics la concernant, à proche et moyen termes, il est important de clarifier, autant que possible, les objectifs de l'Association. Ce dont découlera un programme, un planning et la manière de prendre le vent pour arriver à bon port. Dans le savoir officiel – là où nul doute ne saurait trouver place – les critères des biens naturels et culturels du Patrimoine Mondial sont clairement définis dans la Convention adoptée par l'Unesco en 1972. Comme vous le savez, cette Convention de 1972 est celle qui a permis d'établir une Liste des biens naturels et culturels du patrimoine mondial qui ont une valeur universelle et répondent à des critères tels qu'ils sont énoncés dans les deux premiers articles de la Convention. Le premier ayant trait à l'inscription des biens culturels et le second à celle des biens naturels. Cela a permis d'inscrire, à ce jour, plus de sept cent cinquante sites naturels et culturels et il est vrai que cette Liste et l'intérêt croissant accordé au patrimoine universel – dont elle est l'aboutissement – ont grandement contribué à la renommée de l'Unesco. Chacun se rappelle, en effet, de campagnes spectaculaires, telle celle lancée pour le sauvetage des temples du site archéologique d'Abou Simbel, menacés de submersion en raison de la construction du barrage d'Assouan et de l'opération de sauvetage, qui a duré de 1963 à 1968, qui a consisté à les découper en blocs et à les remonter, de plus de soixante mètres au-dessus de leur emplacement primitif.

Mue par une véritable passion, une équipe remarquable s'est consacrée, à la fin des années soixante et au début des années soixante dix, à la sauvegarde, à la reconnaissance et au statut à conférer à des œuvres d'une valeur universelle exceptionnelle.

Ce qui a abouti à la Convention de 1972. Quels que soient l'évaluation ou le jugement que l'on peut porter, aujourd'hui, sur les résultats de cette Convention et de ce qu'il est advenu des biens classés sur la Liste du patrimoine mondial, l'on ne peut oublier la noblesse des objectifs et l'approche visionnaire des précurseurs qui ont forgé le sentiment d'un patrimoine partagé de l'humanité. Cependant, sur ce parcours semé d'embûches, très tôt, la conception des biens culturels a connu un usage restrictif réduisant sa portée au tangible, au matériel. L'intangible, l'immatériel, en matière de culture, avait été perdu en chemin Il n'avait pratiquement plus place dans le patrimoine de l'humanité.

Dans le monde de la pensée et de l'analyse, l'immatériel entrainé, en quelque sorte en hibernation et cette éclipse allait durer près de trente ans. Ainsi, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'oral malgré ses rapports au langage, le gestuel malgré ses rapports à la technique, le choral malgré ses rapports à la société et aux mœurs, etc., se retrouvaient, par défaut, exclus du patrimoine culturel de l'humanité.

Cette exclusion est aujourd'hui compensée, semble-t-il, par la mise en place d'une valorisation universelle, du patrimoine oral et immatériel qui, prochainement, et à n'en point douter, fera l'objet également d'une convention appropriée, analogue à celle de 1972 consacrée au patrimoine matériel. Or l'existence de deux conventions risque d'accentuer l'écart entre matériel et immatériel, entre tangible et intangible, autrement dit, soit de simplifier à l'extrême leurs relations, soit de les rendre complexes au point de ne plus pouvoir démêler le voile qui dessine le corps du corps qui porte le voile, dans cette combinaison intime et compacte où sont entremêlés patrimoines matériel et immatériel. Entremêlés comme le son et le sens tels que les envisageait Ferdinand de Saussure, le sens étant la spiritualisation du son, son acculturation; le son étant la matérialisation du sens, sa forme tangible. (3) Or l'on sait qu'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre et que c'est justement ce qui fait que le langage est culturel, tant sous forme orale, qu'en tant qu'écriture qui le technicise.

Lors de l'établissement de la Liste du Patrimoine mondial, consécutif à la Convention de 1972, (4) l'île de Gorée, figure parmi les premiers biens culturels inscrits. Or, comble du paradoxe, cette petite île, à proximité de Dakar, ne présente rien de tangible et ce n'est certainement pas l'authenticité de la "Maison des esclaves" et les instruments utilisés par les esclavagistes - récemment reconstitués pour les visiteurs - qui vont conférer une matérialité patrimoniale à l'île (5). Son inscription tient au fait que c'était là, principalement, qu'étaient embarqués les esclaves destinés au continent américain - stade extrême de l'immatériel qui consiste à dénier toute reconnaissance, tout droit humain, toute forme de culture à l'autre. L'île de Gorée, parfois visitée par les grands de ce monde, est sur la Liste du patrimoine mondial en raison du souvenir qui hante toute l'île et rappelle le commerce le plus abject qu'ait connu l'humanité, l'esclavage à grande échelle.

L'inscription de la Place Jama' al Fna, en tant que chef d'œuvre du Patrimoine oral et immatériel de l'humanité est également paradoxale en ce sens que c'est bien d'une place urbaine avec tout ce que cela comporte de tangible qu'il s'agit. Qu'elle soit porteuse d'un patrimoine intangible, d'expressions culturelles populaires spécifiques, ne l'exclut pas, en elle-même et du fait de sa réalité matérielle, des premières inscriptions du patrimoine immatériel faites par l'Unesco en mai 2001. (6) La place est, ici, indissociable de ce qui s'y déroule et qu'à sa manière elle conditionne spatialement et qui n'est pas reproductible, dans son intégralité et son authenticité, ailleurs, comme pourraient l'être, par exemple, un chant, une danse, un ballet, etc. . L'on voit à quel point, sur ces deux exemples, patrimoines matériel et immatériel sont enchevêtrés.

Un jour viendra, prochainement, où, dans une vision humaniste plus large, les deux listes se fondront en une seule. Une seule liste établie sur une identification conceptuelle nouvelle des formes et des champs d'expressions possibles de la culture. Autrement dit, sur une définition renouvelée de la culture.

## **Globalisation, pensée unique et expressions culturelles**

En attendant, l'on peut être sûr que la reconnaissance, même tardive, du patrimoine culturel, sous sa forme orale et immatérielle, par l'Unesco ne manquera pas de contribuer à sauver de l'oubli, de la disparition ou de l'aliénation un pan considérable et de valeur universelle d'expressions culturelles diversifiées.





Ceci à un moment, justement, où nous assistons à une mondialisation de l'économie et de la finance qui risque de générer des effets d'uniformisation des modes de vie, des usages et des traditions culturelles. C'est d'ailleurs à Marrakech, en avril 1994, que chefs d'état, chefs de gouvernement et ministres de 117 pays membres du GATT avaient adopté l'accord le plus ambitieux de l'histoire du commerce international, celui qui a donné naissance à l'Organisation Mondiale du Commerce.

Sans cesse est posée et reposée la question des effets de la mondialisation sur les expressions culturelles : source d'enrichissement mutuel et de développement ou source d'homogénéisation et de banalisation ? Aucune réponse simple, couvrant tous les champs d'expression culturelle, ne peut être avancée. Mais l'on ne peut ne pas s'inquiéter, avec Edward Goldsmith "qu'à l'ère de la mondialisation, un nouveau type de colonisation se répand. Il n'est plus conduit par les États, mais des firmes transnationales géantes" (7). Aujourd'hui, sept majors du cinéma se partagent 80 % du marché mondial, cinq majors de la musique effectuent 80 % de la distribution mondiale de productions musicales, etc. Même s'il est vrai que le degré de concentration est faible là où les gains sont limités, l'on ne peut ne pas s'inquiéter, devant l'accentuation d'un tel phénomène, pour le pluralisme culturel et l'avenir de la création indépendante, autonome et locale (8).

Une des raisons du regain d'intérêt, national et international, pour la Place Jama' al Fna est peut-être à chercher dans cette direction. L'attrait pour des arts vivants, des spectacles variés, pour des ambiances et des expressions culturelles vécues en direct et qui sollicitent tous les sens, témoigne probablement d'un rejet, implicite ou explicite, d'une conception exclusivement marchande de la culture. Comment alors perpétuer, au sein même de la cité, des lieux d'urbanité pour une jouissance collective, en direct et en interaction, de formes d'expressions culturelles de tradition populaire sans cesse renouvelées ? Je souhaite que tout le travail de réflexion, d'observation, d'émotion et d'écriture que l'Association a jusqu'ici consacré à l'analyse et à la perception de la Place Jama' al Fna, trouve des hypothèses de réponse dans les recherches, qu'ensemble nous avons essayé de définir. Recherches sur différents fronts, dans différentes disciplines pour mieux comprendre la magie et l'alchimie qui sont tout autant de tangentes changeantes aux cercles des halqas, réalités éphémères, qui ne cessent de se faire et de se défaire. Je souhaite également que les résultats de ces recherches soient repris, étayés, critiqués, dépassés par des recherches plus approfondies et diversifiées menées par l'Unesco sur la base de cet embryon initial qu'offre la Place Jama' al Fna comme un des premiers observatoires d'étude et d'analyse des expressions culturelles populaires.

---

(1) Telles, par exemple, la participation et la contribution à la sélection du stand du Maroc à l'Exposition Universelle d'Hanovre, de même l'organisation du Concours d'Architecture pour la Bibliothèque Nationale et celui du Musée Royal du Patrimoine et des Civilisations, etc.

(2) C'est dans cette perspective que se sont déroulées les Journées d'étude et de réflexion des "Dialogues sur la ville" précédents : "Tamesloht, culture, environnement et développement durable", "Tanger ville de dialogue / Tanger ville de discord", "Tétouan entre Spécificité et patrimoine mondial", "Chefchaouen entre l'ordre urbain et le chaos", "Aït Iktel ou la richesse des pauvres" dont les Actes ont été publiés et diffusés. De même que les Ateliers d'Architecture de deux à trois semaines, plein temps, réalisés conjointement avec les DESS "Villes, Architecture et Patrimoine : Maghreb et Proche-Orient" qui ont porté sur les spécificités architecturales des médinas de Azemmour, Essaouira, Salé et tout récemment Chefchaouen. Ateliers qui ont fait l'objet d'ouvrages en cours de publication.

(3) Cf. "Cours de linguistique générale", Ferdinand de Saussure, Edition Payot, Paris, 1966.

(4) Si la Convention du Patrimoine mondial a été adoptée en 1972, ce n'est qu'après sa ratification par les états-membres qu'a débuté l'établissement de la Liste du Patrimoine mondial et l'inscription des premiers sites dont l'île de Gorée en 1978.

(5) Pas plus que les résidences, le plus souvent inoccupées, qui ont été achetées et refaites par maintes vedettes du show biz.

(6) A la différence de la Convention de 1972, sur le patrimoine matériel, qui n'a généré l'établissement de premières inscriptions qu'en 1978, celle consacrée au patrimoine oral et immatériel, a connu en 2001 la proclamation de chefs-d'œuvre bien avant l'adoption de cette Convention, fin 2003, et sa ratification par les états-membres qui est en cours.

(7) "Une seconde jeunesse pour les comptoirs coloniaux" Edward Goldsmith. In "Le Monde Diplomatique", avril 1996.

(8) L'inquiétude s'accroît lorsque l'on essaie d'imaginer les enjeux et les conséquences d'un des principaux accords, en cours de négociation dans le cadre de l'OMC, l'AGCS ou Accord général sur le commerce des services, qui peut devenir un des vecteurs privilégiés de la marchandisation généralisée des sociétés, des modes de vie et, partant, des formes d'expressions culturelles qui les caractérisent.







## "Patrimoine oral de l'humanité : l'exemple de Marrakech."

Juan Goytisolo  
Ecrivain



Mon premier contact avec la tradition orale dans la place de Jama' al Fna à Marrakech me conduisit à réfléchir sur la spécificité de la littérature écrite, en partant des différences existant entre ces deux formes. Alors que dans la tradition orale l'orateur peut, à chaque instant se référer au contexte, à une situation concrète et précise commune à tous ceux qui intègrent la halka ou cercle de spectateurs, dans le domaine de la littérature écrite l'auteur et le lecteur n'ont rien en commun, excepté le texte composé par le premier et le fait d'appartenir, par naissance ou par apprentissage à une même communauté linguistique. A la lecture d'un roman, par exemple, la communication ne s'établit pas, comme dans le cas de la tradition orale, entre un orateur et un auditeur ayant une expérience du monde identique ou analogue ; elle s'établit entre un narrateur et un lecteur, et le premier ne peut pas vérifier si le second possède, au moment de la lecture, la connaissance du contexte que suppose le texte narratif. C'est pourquoi le lecteur, éloigné du texte dans le temps et/ou dans l'espace, nécessite un intermédiaire qui recrée les situations contextuelles pour suppléer précisément à l'absence de situation. Dans la halka cela n'est pas nécessaire. Le conteur s'adresse directement au cercle de spectateurs et compte sur leur complicité.

Petit à petit, à mesure que s'améliorait ma connaissance de darija (arabe dialectal marocain) j'ai pu apprécier la richesse et la variété des traditions orales de la place de Marrakech. J'ai écouté les œuvres classiques (Les mille et une nuits, la Antaria, chanson de geste), les légendes populaires (Joha, Aïcha Kandicha), et j'ai participé comme spectateur aux improvisations burlesques et quelquefois aux pantomimes sexuelles de halaikis de grande classe, comme Sarouh et Bakchich, aujourd'hui disparus. Les deux s'exprimaient librement dans le dialecte des spectateurs et avaient souvent recours à des euphémismes dont ces derniers possédaient la clé grâce à leur fréquentation assidue de la halka. Un des premiers commentateurs européens de la halka, en l'occurrence une commentatrice, la docteure Legey, écrivait, en prologue à une excellente anthologie de contes populaires marrakchis : "Il est extrêmement difficile de transcrire un conte populaire de la place publique. En effet les conteurs ont recours à des répétitions, un accompagnement musical au guembri ou au tambourin, à des chants intercalés, à une mimique expressive, des apostrophes et invectives destinées à maintenir en haleine l'auditoire ; ils transforment le conte en un véritable scénario dans lequel le public joue son rôle. Il serait utile de disposer (le texte fut écrit en 1926) d'un appareil enregistreur pour transcrire le récit, dont le fil se perd à travers toute sorte d'incidents".

Le mode de début des contes n'a pas changé depuis l'époque où les frères Tharaud - en 1920 et Elias Canetti 30 ans après - visitèrent la place. Les contes commencent souvent ainsi "Il était et il n'était pas, comme il n'y a que Dieu qui soit partout présent..." ; ou bien "Au temps où les aveugles cousaient et les paralysés sautaient par dessus les murailles..."

Ces modes de départ varient en fonction du thème de narration et de la tradition dans laquelle s'inscrit le halaiki.

Pour attirer l'attention du public qui erre sur la place, les conteurs utilisent divers stratagèmes. Il y a 30 ans, Sarouh attrapait un âne, le soulevait d'un coup sur ses épaules, et les braiments de la bête convoquaient immédiatement la foule autour de lui. Il m'expliqua l'origine de cela : auparavant, il récitait le Coran et personne ne l'écoutait ; alors un jour, furieux, il souleva un âne, et tout le monde vint le voir. Il se mit à gronder les gens en disant : "Quand je récitais la parole de Dieu, personne ne m'écoutait, et maintenant vous venez à moi pour entendre le braiment d'un âne. Quelle espèce d'êtres êtes-vous donc, des humains ou des animaux ?". C'est là que débuta sa carrière de conteur et pendant, toute sa jeunesse, il continua à soulever un âne pour attirer la foule. D'autres conteurs poussent des cris ou simulent une dispute avec un de leurs compères afin de s'assurer la présence des spectateurs et d'éviter qu'ils n'aillent au cercle voisin. Aujourd'hui encore, comme au temps de la docteur Legey, certains conteurs tancent les déserteurs, ceux qui veulent abandonner leur cercle pour aller au cercle voisin, en leur disant : "khorjou a maskhout el oualidin" (partez, vous les fils maudits par leurs parents) et ainsi, ceux-là n'osaient plus quitter la halka et restaient à son écoute.

Il y a une vingtaine d'années, pendant ma période d'acclimatation à la place Jama' al Fna j'assistais régulièrement aux numéros des jongleurs de la halka alors que je préparais un essai sur le "Livre" de l'archiprêtre de Hita. La lecture érudite ou académique de certains épisodes m'apparaissait comme réductrice et fade. Je pressentais que la compréhension de l'œuvre serait plus lumineuse sur la place Jama' al Fna que dans les classes de "l'alma mater". Le livret de Juan Ruiz fut écrit pour être déclamé et son public n'était pas nécessairement lettré, ni exclusivement composé de clercs : son alliance avec la festive tradition grivoise ne fait aucun doute. Au cours de ces lectures de rue, le texte fonctionne comme une partition et laisse à l'interprète une grande marge de liberté. Les changements de voix et de rythme de déclamation, des expressions du visage et de mouvements du corps jouent un rôle primordial. Une œuvre apparemment sacrée peut être parodiée et rabaissée à un niveau purement scatologique, ou bien transformée en pantomime sexuelle.

Afin de recomposer un contexte propice au récit de l'Archiprêtre, je me mis à faire par écrit l'inventaire des acteurs, personnages, spectateurs objets et immeubles de la place. Entreprise ardue car comment résumer en quelques pages la richesse et la variété de son contenu ? Comment vaincre la difficulté d'énumérer et de décrire tout ce qu'engendre l'espace ? Etait-ce faisable sans porter atteinte à la poésie du texte ? La reconstruction verbale de l'ambiance de Marrakech me prit des semaines, pour ne pas dire des mois : aucun autre texte ne m'a coûté autant d'effort. Quand il fut enfin terminé, j'avais oublié mon objectif initial : l'introduction à une lecture de Juan Ruiz sur la place Jama' al Fna. Finalement ces pages encadrèrent mon petit livre sur le bon ou fol amour : mon roman "Makbara". Mais c'est là une autre histoire et m'y attarder nous éloignerait de notre propos. Parmi les jongleurs les plus remarquables des années soixante-dix, mon préféré était Abdeslam. Je lui dédie quelques paragraphes du dernier chapitre du roman et dans un essai sur "Chroniques sarrazines" je reproduis un récit enregistré de lui. En Abdeslam se trouvaient réunies les deux qualités de lettré (il avait appris par cœur la totalité du Coran dans sa jeunesse) et de conteur public de grande envergure et expressivité (quand je l'ai filmé dans "Alquibla" à la fin des années quatre-vingt, il avait vieilli et il jouait mécaniquement, sans son génie et sa fraîcheur d'antan). Ses histoires scatologiques et de double sens étaient très populaires auprès du public de la halka, surtout le public avisé capable de saisir ses euphémismes.

Le sexe de l'homme et de la femme, le coït par-devant et par derrière, pouvaient être identifiés à l'aide de noms de cités marocaines : Tiznit, Tafraout, Ouarzazate... La mimique et les gestes de Abdeslam démentaient l'allure pieuse ou courtoise du conte, soulignant avec légèreté sa joyeuse grivoiserie.

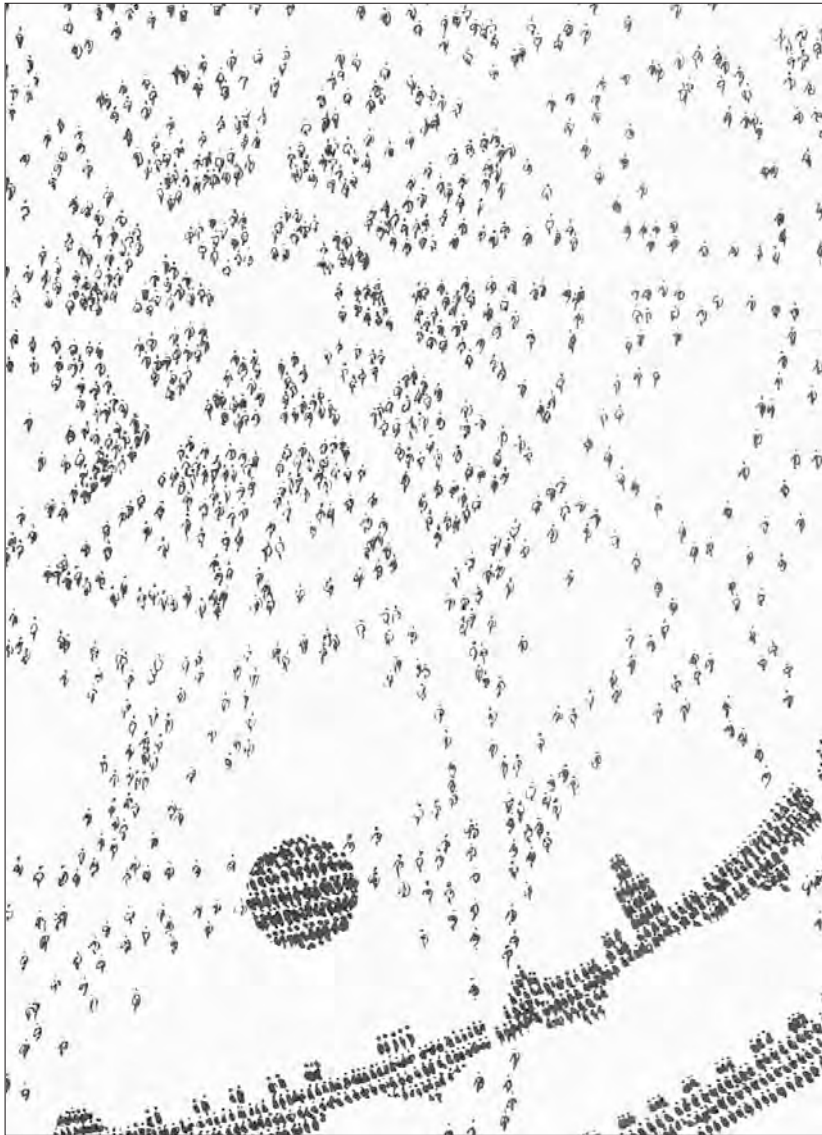
Je me souviens de l'histoire d'un bigot, munafik (hypocrite en arabe) et ses efforts pour ramener dans les chemins de la sainteté un badaud de la place, un roublard (harami) aux mille ruses, coriace et surnois. Le tartuffe levait le bras au ciel et pointait l'index comme pour désigner le seigneur. Soupçonnant ses intentions, le truand – beau gosse et bien "armé", précisait Abdeslam – étendait alors sa main à l'horizontale avec le majeur brandi : "prends ça". Le dévot feignait ne pas comprendre et ouvrait les bras, les coudes collés aux côtes, pour indiquer que le miséricordieux accueillait en son sein les brebis égarées. Le fripon interprétait le geste comme un signe de bienvenue adressé au meilleur de ses attributs et brandissait cette fois l'avant-bras, le poing serré. En racontant l'histoire, la mimique d'Abdeslam venait enrichir ses gesticulations et ses changements de voix : voix mielleuse et suraiguë du bigot ; gutturale comme le jargon de la place pour le fripon. Les variations de son langage carnavalesque auraient ébloui Bakhtine.

Voilà pourquoi j'ai lu avec délectation le passage sur la fameuse "dispute" entre grecs et romains, objet de l'étude de O. Vasváry "Sémiotique de l'agression phallique dans le Livre du bon amour" inclus dans le plaisant volume d'essais composé sous la direction de Josiah Blackmore et Gregory S. Hutcheson.

L'art du ribaldo (truand ou coquin) consiste à jouer avec les mots et les gestes en les vidant de leur contenu et en les rabaisant à un niveau sexuel ou scatologique ; à apposer au savoir canonique des vérités mordantes et tangibles (...) et, ce faisant, d'avoir le sentiment non seulement d'être plus malin que l'adversaire, mais en plus de l'avoir "entubé".

Mais restons-en au livre de l'Archiprêtre. Le narrateur-récitant de l'épisode, après avoir prié le lecteur-auditeur de bien saisir ses railleries et sa "façon de jouer et de parler" raconte que les romains, manquant de lois pour gouverner, demandèrent de l'aide aux grecs. Ceux-ci rejetèrent la demande, prétextant que les romains ne le méritaient pas parce qu'ils manquaient de savoir. D'un commun accord, ils décidèrent alors une dispute publique qui, à la demande des romains, se ferait dans un "langage inusité" : puisqu'ils étaient illettrés et incapables d'entrer en compétition avec le savoir de leur rivaux, le procès se ferait à l'aide de gestes de la main. Ils choisirent pour cela, face au savant grec, un badaud romain, "vel-laco" très grand et très rusé, qu'ils habillèrent pour l'occasion de "pagnes de grande valeur, comme si c'était un docteur en philosophie".

Louise O. Vasváry, douée d'une remarquable capacité à saisir les différents niveaux de lecture du livre de Juan Ruiz et le contexte où ils s'insèrent, aboutit aux mêmes conclusions que moi-même, au terme de ma lecture très personnelle de l'Archiprêtre dans la place de Jama' al Fna. Je cite : "Le larron, au moins dans la première partie de l'histoire, ne s'exprime que par signes, ce qui lui permet un bien meilleur jeu linguistique, parce que les gestes se prêtent plus à l'ambiguïté que le langage. Les gestes permettent des numéros kinétiques et para-linguistiques qui n'entrent pas dans le format requis par les exigences orthographiques de la page écrite, mais doivent être vus et entendus, et qui s'ils sont pour nous perdus à jamais, se trouvent facilement déductibles du contexte.





Par exemple, un doigt soulevé peut s'accompagner d'une ébauche, ou d'une nette rotation de l'avant-bras et d'un mouvement vers le haut (la manche) et parfois d'un sourire satisfait et d'un geste de sourcils..."

Je reviens au numéro de jongleur d'Abdeslam au centre du cercle de spectateurs qui le contemplent et l'écoutent. Le bigot a été "entubé" par l'astuce du gars des rues. Ses connaissances religieuses ne servent à rien face à l'expérience d'un fripon qui, comme le badaud romain, tэта enfant "le latin", non pas en classe mais dans le picaresque quotidien de la place. On célèbre sa victoire avec des rires dans la halka. Le roublard illettré l'a emboîné. C'est exactement ce que nous dit l'Archiprêtre dans la lecture sans œillères de Louise O. Vasváry : "Le vrai "dupe" de l'histoire, c'est le savant grec, qui ne comprend pas le caractère polysémique du système de signes, et par conséquent, de tout le débat en tant qu'érudite discussion théologique face à un échange rituel d'injures ; débat qui dépend de la rapidité à trouver une réponse adéquate aux insultes provocatrices visant à faire endosser à l'adversaire un rôle de femme. Dans ce type d'échange rituel, l'absence de réponse équivaut à une reddition : si l'un des deux ne peut pas retourner l'injure phallique, il admet qu'il est réduit au rôle de celui qui la reçoit. En bref, le savant docteur grec et, par extension toute la haute culture, ont été floués, sans même s'en rendre compte ! "

Mais dans ce grand creuset de cultures populaires qu'est la place Jama' al Fna, convergent deux autres traditions : la tradition berbère et la tradition subsaharienne des gnaouas ou descendants d'esclaves, formant une confrérie populaire marocaine. Les rites de cette confrérie ressemblent certes beaucoup à ceux des descendants d'esclaves africains de Cuba ou du Brésil, par exemple pour les cérémonies de transe. La tradition berbère qu'il s'agisse de cantiques ou de récitals en tamazigh ou en soussi, embrasse dans son registre des poèmes d'amour, des élégies et des œuvres de critique morale et sociale. La tradition gnaoui contient un vaste répertoire d'invocations et prières utilisées au cours des cérémonies de transe rituelle.

Le point de départ de mes réflexions s'étendit au cours des ans aux relations existant entre la tradition orale et la littérature. L'interdépendance de ces deux formes dans les cultures européennes et arabes que je connais démontre que la tradition orale alimenta l'écrit qui la codifia et répertoria, et l'écrit à son tour influença la tradition orale en s'introduisant dans son circuit. De nombreux textes médiévaux, aussi bien poétiques que narratifs, furent écrits pour être récités, et une lecture adéquate de ces textes exige que l'on prenne en considération leur dimension auditive et paralinguistique.

Pour diverses raisons, la fragilité, pour ne pas dire la précarité de l'espace public de la place de Marrakech est pour moi un sujet de préoccupation récurrent. Fruit d'un heureux concours de circonstances (certains documents signalent son existence au milieu du XVIème siècle) le spectacle de la place court le risque de disparaître et d'être effacé par les assauts de la modernité incontrôlée qui menacent nos vies et nos œuvres. Considérée jusqu'à une date récente par une bonne part de l'élite européenne du Maroc comme un résidu du "tiers-monde" (d'ailleurs la place fut temporairement fermée après l'indépendance du pays, mais la pression populaire obligea les autorités à la rouvrir) le paradoxe fait que ce qui leur semblait anachronique soit considéré comme un modèle désirable et digne d'être imité par les urbanistes des sociétés avancées techniquement du dénommé premier

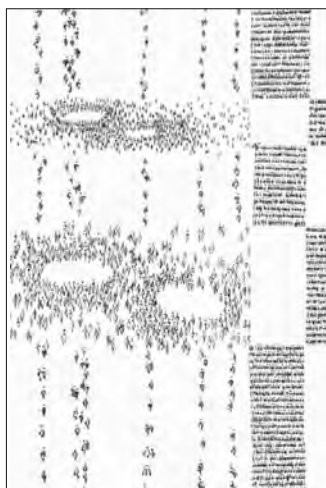
monde : une enceinte de rencontres et de communication sociale, où des personnes de toutes origines et classes puissent manger, marchander, se promener, se donner rendez-vous et jouir de la richesse et de la diversité de son espace en mouvement permanent.

Comme je l'ai dit, il y a plusieurs années, la place peut être détruite par décret, mais elle ne peut pas être créée par décret. Prendre conscience de cela contribuerait certainement à la sauver.

L'augmentation du trafic automobile, heureusement arrêté depuis mai 2003, la dégradation ambiante et surtout certains projets immobiliers en contradiction flagrante avec les clauses de protection de la loi de 1922 - projets qui, s'ils étaient menés à terme, défigureraient la place pour toujours - sont suffisamment graves pour justifier une mobilisation internationale pour la défense de ce patrimoine oral et immatériel en danger. Après la réunion d'experts venus d'horizons lointains et divers - réunion organisée par l'Unesco à Marrakech en juin 1997 - nous savons avec certitude que c'est là le seul lieu de la planète où tous les jours de l'année musiciens, conteurs, danseuses, jongleurs et bardes jouent devant un public nombreux et sans cesse renouvelé. La place nous offre un spectacle permanent, où s'estompe la distinction entre acteurs et spectateurs, chacun pouvant être l'un ou l'autre s'il le souhaite. Face au rouleau compresseur de certains médias qui uniformisent et appauvrissent nos vies, en les enfermant dans l'obscurantisme téléguidé du privé, Jama' al Fna oppose l'exemple de l'espace public qui invite à la sociabilité grâce à l'humour, la tolérance et la diversité créés par ses poètes, ses badauds et ses conteurs.

L'adoption par la Conférence générale de l'Unesco du concept de patrimoine oral et immatériel de l'humanité, apporte un soutien décisif à notre engagement à préserver du danger d'extinction un nombre incalculable de traditions orales et musicales, de savoirs et pratiques artisanales, tout comme ses "trésors vivants". Aujourd'hui, nous ne pouvons plus alléguer l'ignorance devant le fait que toute cette richesse culturelle qui fut le noyau séminal de ce que nous appelons "haute culture" pourrait être effacée si nous ne nous précipitons pas pour la sauver. Comme l'a écrit l'écrivain Carlos Fuentes en parlant des communautés indigènes du Mexique : "chaque fois qu'un Indien meurt, c'est toute une bibliothèque qui meurt avec lui".

Traduit de l'espagnol (castillan) par May Balafrej



## "La Place Jama' al Fna, de l'énigme à l'histoire"

Hamid Triki  
Historien



Jama' al Fna... par sa résonance énigmatique, cette appellation léguée par des siècles de vie ne peut que troubler l'historien en quête de documents écrits. Tenter d'en saisir les contours historiques est une entreprise d'autant plus périlleuse que la place est par excellence le lieu de convergence d'une culture orale qui a rarement attiré l'attention des gens de la plume – faut-il ajouter que les écrits évoquant la place demeurent lacunaires et fort éparpillés à travers plus de huit siècles d'existence, d'activités et de fonctions diverses et ondoyantes ? Cependant le moment est peut-être venu d'en recoller les bribes. Préalablement, essayons de retrouver le sens historique de l'appellation "Jama' al Fna".

Là-dessus, les spéculations sont allées bon train : c'est la "Place des trépas" nous a-t-on rapporté, en rappelant que c'est là qu'étaient exécutées les peines capitales. Si ce fait est historiquement attesté, quoique de manière fort épisodique, il est loin d'exprimer la réalité fondamentale de la place où, de tout temps, c'est la vie, non la mort, qui y fut célébrée. On ne saurait donc admettre sans réticence qu'un lieu voué au divertissement soit affublé d'un nom si funeste ! Du reste, les usagers et les acteurs sur la place, refoulant une appellation aussi sombre, préfèrent la nommer "Jama' er-rbah", lieu de la prospérité, ou encore "Jama' al Fann", l'espace de l'art.

On a longtemps disserté aussi sur le rapport entre le nom et l'existence d'une mosquée, "Jama", inachevée et "ruinée" "el Fna". Le premier texte connu qui révèle les travaux relatifs à une telle mosquée remonte au début du XVII<sup>ème</sup> siècle. L'auteur est un "soudanais", plus exactement un historien du Mali qui rapporte que cette mosquée n'a pas été achevée par le Sultan saâdien Al Mansour à cause des perturbations consécutives à la très grave et longue peste de la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle. Ainsi sur cette toile de fond où plane la mort, les ruines d'une imposante mosquée, à la lisière de la place, ont effectivement pu frapper les imaginations au point de lui attribuer le nom qui serait alors rendu par "Place de la mosquée anéantie".

L'information due à l'historien soudanais nous aurait laissé sur notre soif si un autre témoignage bien plus consistant et nettement plus proche de l'événement n'était venu à notre secours. Il s'agit de la "cronica de Almançor" (1578-1603) du portugais Antonio de Saldanha, familier de la cour d'Al Mansour et, à ce titre, témoin direct de l'événement. La localisation de la mosquée et la description détaillée qu'il en donne nous semblent mériter d'être citées in extenso, d'après le texte édité et traduit en français par Antonio Dias Farinha, Lisboa 1997 : "Le Charif (Al Mansour)... alla à Ratezeitur (Riad Zitoun) qui était l'endroit où devait s'élever la mosquée, pour en poser la première pierre, et, comme il avait fait préparer une grande quantité de matériaux qui, là-bas, sont de la chaux et des briques sur les murs, il commença vraiment une très grande œuvre. L'emplacement était un carré de 500 pas de côté. Les murs avaient quarante empanes de large.

Et bien que, entre maîtres et manœuvres, plus de huit mille hommes y avaient travaillé sans interruption, les murs ne s'élevèrent pas en deux ans à plus de huit empan au-dessus du sol. Mais l'entrée de Moulay en-Nasser en Berbérie anéantit tout cela et la construction s'arrêta là...".

Voilà enfin l'édifice qui, vu son importance et sa proximité de la place, a pu vraisemblablement contribuer à forger le nom et résoudre l'énigme. Ce problème étant ainsi posé de manière assez satisfaisante pour le XVI<sup>ème</sup> siècle, il ne serait pas sans intérêt de tenter de remonter le cours de l'histoire à la recherche d'indices permettant d'établir l'existence d'une place plus ancienne encore, là où se trouve l'actuelle.

Si l'on se réfère aux chroniques marocaines médiévales rédigées entre le XII<sup>ème</sup> et le XIV<sup>ème</sup> siècles, on y trouve citée une "Rahba ", vaste esplanade située dans les parages de la mosquée Koutoubia. Plus précisément ces chroniques évoquent une "Rahbat al-Qasr ", esplanade du palais, où l'on infligeait publiquement les peines exemplaires dès le XII<sup>ème</sup> siècle. Le palais dont il est question est à coup sûr le fameux "Qasr al-Hajar" ou "Forteresse de pierre", premier noyau urbain de Marrakech, édifié à la fin du XI<sup>ème</sup> siècle par les Almoravides et dont les ruines subsistent au pied de la Koutoubia. Comme la métropole fut appelée dès le XII<sup>ème</sup> siècle à se développer à une certaine distance de Qasr al-Hajar, précisément autour de la Mosquée Ben Youssef, au cœur de la médina, sa configuration spatiale se présentait alors de la manière suivante : une ville à deux pôles constitués, d'un côté, par la citadelle Qasr al-Hajar et ses palais, de l'autre, par l'agglomération urbaine qui s'articule autour de Ben Youssef. Entre les deux, s'étale un important espace vide, la "Rahbat al-Qasr", qu'il est aisé d'assimiler à un "Méchouar " dans la tradition marocaine.

Cette physionomie urbaine est confirmée au milieu du XII<sup>ème</sup> siècle par le géographe al Idrissi qui précise que Qasr al-Hajar est une "enceinte isolée au milieu de la ville". En interposant son espace vide entre les deux pôles, la Rahbat al-Qasr jouait donc le rôle d'un méchouar, espace tampon où, à l'occasion, le pouvoir pouvait manifester sa présence par l'exécution des peines exemplaires comme cela a été signalé, mais aussi par les défilés et parades militaires au départ ou au retour des armées. Cette dernière fonction se refléterait alors dans le nom persistant d'une porte disparue, située à la lisière nord de la place, au contact de la grouillante médina "Bâb al-Foutouh" soit , la "Porte des conquêtes" dans la toponymie historique marocaine.

C'est là une première fonction détectée de l'esplanade appelée à devenir Place Jama' al Fna. Rappelons que cette relation avec l'organisation militaire a traversé les siècles puisqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle il y avait non loin de la place un dépôt de munitions qui, en explosant en 1764, a ravagé Jama' al Fna et fait trois cents victimes. On pourrait, du reste, supposer que cette explosion a pu contribuer à fixer le nom, même si cet événement n'explique pas l'existence du composant "Jama' " (mosquée) dans ce nom.

Sur le même site il y avait encore au début du XX<sup>ème</sup> siècle une caserne en fonction lors de l'épisode de la résistance d'el Hiba à la conquête française. Enfin l'armée d'occupation française a installé en 1912 son Etat Major à proximité de la place. A notre regard, ces faits historiques relatés depuis le XII<sup>ème</sup> siècle ne visent nullement à confiner la fonction de la place dans un rôle purement militaire. Ils établissent seulement qu'une importante place a existé là depuis la fondation de Marrakech. Son existence a bien évidemment favorisé l'éclosion d'autres activités.



Laissons de côté la fonction spectacle que d'autres auront à décrire ici-même et penchons-nous sur les autres activités historiques dont Jama' al Fna fut le théâtre ; en l'occurrence évoquons ici les activités marchandes. Nous devons à l'Espagnol Carvajal Marmol, qui a vécu à Marrakech au milieu du XVI<sup>ème</sup>, siècle la première mention détaillée de telles activités qui animaient alors la place et son environnement immédiat. Encore une fois, nous aurons à citer un texte intégralement du fait de sa rareté : "il y a plusieurs boutiques en cette place, écrit Marmol : des ferruriers, des cordonniers, des charpentiers, et toutes sortes de gens qui vendent des choses bonnes à manger. A l'un des côtés est le lieu où l'on vend de la soie et les étoffes de lin, de coton et de laine fine ou grosse. C'est là qu'est le lieu de la douane où se tiennent les marchands chrétiens de l'Europe, avec leurs marchandises et où se fait le trafic de la ville ". Il nous reste à regretter que dans cette description, bien précise, Marmol ne souffle mot des spectacles populaires qui, normalement, accompagnent dans une cité ces activités artisanales et lucratives.

Il n'est cependant pas sans intérêt d'en tirer deux leçons. La première est l'absence du nom Jama' al fna, ce qui laisse entendre que ce nom serait d'avantage lié à la fameuse mosquée qui n'est pas encore en projet à l'époque de Marmol. La deuxième leçon est que la place était dès le XVI<sup>ème</sup> siècle un lieu de convergence. En effet, parallèlement au commerce transsaharien, celui des Européens occupait une place de choix dans la capitale saadienne. On pourrait par conséquent considérer que la future Place Jama' al Fna constituait au XVI<sup>ème</sup> siècle un centre de première importance pour l'économie marocaine tant à l'échelle locale que régionale. Elle commençait à revêtir déjà cet aspect cosmopolite qui est encore le sien aujourd'hui. Mais ceci ne devrait point distraire de notre regard le fait que Jama' al Fna est avant tout un lieu de convergence des marocains qui y affluent de tous horizons et y renouent, à travers les spectacles, avec leurs racines nourries des multiples facettes d'une culture et d'un art populaires ancestrales.

Dès lors, et considéré sous cet angle, on ne saurait attribuer au hasard la première description historique d'une halqa sur la place. Cette description remontant au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle présente un conteur qui met en compétition sur un thème burlesque divers éléments, voire diverses ethnies composant la société marocaine : Un fassi, un marrakchi, un arabe, un berbère et un "drawi" (habitant de la vallée du Dra). L'enjeu ? Décrire son mets préféré. "Chacun indiqua alors dans son propre parler, le plat préféré de son pays". Par delà le divertissement recherché d'une telle scène, ce qui semble digne d'être retenu, c'est assurément la représentation de toute la société marocaine en ses diverses composantes, ethniques et linguistiques, citadines et rurales, des montagnes et des oasis, sur cette vaste esplanade, théâtre où se reflète la vie de tous – la description est de la plume de Ali al-Youssi, un des rares intellectuels marocains qui ait daigné observer le peuple pendant ses multiples pérégrinations à travers le pays : "Lors de ma quête du savoir, écrit-il, je suis arrivé en l'an 1060 (1650) à Marrakech. Là, je m'étais rendu un jour à la grande esplanade (Jama' al Fna) pour écouter les louanges du Prophète. Je pris alors place dans une halqa imposante composée de curieux à l'écoute d'un vieil homme qui leur racontait des histoires comiques. Il attira mon attention quand je l'ai entendu dire : "Cinq personnes dont un fassi, un marrakchi, etc ..."

Ainsi avec al-Youssi, la Place Jama' al Fna acquiert ses lettres de noblesse en tant qu'espace voué à la culture orale. La suite de l'histoire est l'œuvre de ses propres acteurs, ses poètes, ses musiciens, ses acrobates, ses mimes, et ses conteurs. Soyons à leur écoute.



## "Destins singuliers : les hlaïquis de la place Jama' al Fna"

Ouidad Tebbaa  
Universitaire



Etrange destin que celui de ces hommes longtemps considérés comme des parias et désavoués par une société conformiste et peu encline à comprendre leur créativité généreuse et leur verve iconoclaste.

Certes aujourd'hui les conteurs et la place Jama' al Fna, qui en est le catalyseur et l'emblème, semblent connaître, grâce à la proclamation de l'Unesco, une forme de reconnaissance officielle qu'ils n'ont jamais connue auparavant. A cet égard, l'intérêt manifesté depuis des décennies par des personnalités de l'envergure de Juan Goytisolo n'a pas peu contribué à changer le regard

que l'on avait coutume de porter sur eux.

Mais ne nous y trompons pas... La place reste sans conteste, dans l'imaginaire de nombre de marrakchis, le lieu de la subversion, voire de la perte... et la sollicitude excessive dont les conteurs font aujourd'hui l'objet n'est qu'une tentative détournée de contrôler ce qui peut encore l'être de cette parole considérée encore par le plus grand nombre comme une parole peu orthodoxe et donc potentiellement pernicieuse...

Et pourtant, à bien des égards, le parcours de ces hommes miséreux et décriés revêt une forme de grandeur que nous voudrions souligner ici tant il semble par les sacrifices et les épreuves qu'il induit, rappeler l'expérience initiatique de certains soufis... Gardons-nous cependant d'une héroïsation à outrance car cela irait à l'encontre à la fois de leur humilité naturelle mais aussi de ce pouvoir d'autodérision qui est l'essence même de leur rapport au monde et qui les protège de toute velléité de se prendre trop au sérieux !

Quelques préceptes de la confrérie haddaoua souvent reprises en boucle par les hlaïquis en disent long sur la question :

"O toi installé sur ta monture

Pense un peu à ta dégringolade" (1)

Ou encore ce vœu formulé après chaque fatiha, en prélude à la halqa :

"Puisse Dieu déprécier le temps

Pour que nous en devenions les maîtres ! " (1)

Bouffons iconoclastes, les conteurs n'ont, en fait, d'autre prétention que d'ouvrir les vannes de l'imaginaire, de briser par le rire, la scatologie, les trouvailles verbales, la chape de plomb des normes et des conventions qui pèsent lourdement sur les esprits, hors du cercle magique de la halqa.

Comme nous le rappelle Sidi Abderrahman El Majdoub, prince des poètes :

"Je ne suis pas un voyant,  
Je ne rends pas d'oracle  
Je ne suis pas un fqih  
Je ne suis pas savant  
Je suis un extatique et je parle sagesse  
A mon dénégateur" (1)

A regarder de près le destin singulier de quelques uns de ces conteurs qui ont marqué la place, on constate un même désir de rupture, dès l'enfance, désir si violent, si radical, qu'il s'apparente à un véritable séisme intérieur. Dès lors qu'ils l'ont ressenti, ils n'ont de cesse de partir, de rompre les amarres, comme si l'errance seule pouvait permettre à cette parole encore balbutiante d'advenir...

Chez Sarroukh, Cherkaoui, chez Tabib el Hacharat ou plus récemment, chez Bariz, on retrouve par delà la diversité des styles et des expériences, la même thématique de la révolte, de la fuite, de l'errance comme si l'appel de l'Ailleurs et une exigence intérieure secrète leur imposaient, à un moment donné, plus ou moins tôt, de se mettre en péril, de se soumettre à une épreuve dont ils sont au départ incapables de saisir la mesure.

Juan Goytisolo évoque dans le très beau texte qu'il leur a consacré, dans Horizons Maghrébins, l'expérience d'Abdeslam, dit Sarroukh ou Antar ou Tarass Boulba et celui de Cherkaoui, dit Moul-el-Hmam, comment l'un et l'autre quittèrent très tôt leur famille pour parcourir le pays, pieds nus, le premier prêchant dans les campagnes, vivant de l'aumône, l'autre rêvant de devenir un haddawi.

Etrangement, la tentation mystique est si forte qu'elle occulte longtemps le goût pour un prêche plus profane. Ce dernier reste une tentation secrète, que l'on ose à peine se formuler à soi même, que l'on combat parfois avec acharnement, car pour le conteur lui même, rejoignant en cela l'opinion de la doxa, il ne s'agit là que d'une forme dévoyée de prédication dont il importe de canaliser les méfaits.

En tout cas, le passage d'un registre à l'autre revêt toujours un caractère emblématique comme en témoigne l'exemple de Sarroukh. La contiguïté des deux niveaux d'expérience et le fait que l'une découle directement de l'autre et s'y rattache n'ont pas échappé à la sagacité de Juan.Goytisolo qui rapporte ainsi les propos de l'intéressé :

"Un jour raconta-t-il, pendant qu'il récitait des versets coraniques dans le marché, l'idée lui vint de s'emparer d'un âne et de le soulever sur ses épaules par la seule force de ses poignets. Le poids de la charge et les braiments furieux de l'âne attirèrent immédiatement un public nombreux et des douzaines de curieux formèrent autour de lui la halqa. Sans le savoir, Abdeslam avait trouvé sa voie : il reposa l'âne par terre puis se mit à blâmer vertement les badauds.



Quel genre d'hommes êtes-vous ? Des animaux ou des humains ? Quand je vous récitais la parole de Dieu, vous étiez aveugles et sourds et maintenant vous avez recouvré la vue et l'ouïe grâce aux braiments d'un âne."(2)

(Les derniers jongleurs, in Marrakech, Seuils, Lectures, Horizons Maghrébins, n°23-24, 1994, p.69)

A la lisière du profane et du sacré, le prêche est toujours un coup de semonce censé rappeler au public des vérités qu'il occulte par aveuglement ou par habitude...Les braiments de l'âne loin de s'opposer au discours du fqih agissent, sur le mode burlesque, avec une efficacité équivalente voire supérieure et contribuent par la fascination qu'ils exercent sur le public, à susciter en lui, le sursaut salvateur.

Certes chez Cherkaoui, la conversion du haddawi en conteur est plus discrète, moins spectaculaire, elle n'en est pas moins profonde. Cette expérience révèle comme chez beaucoup d'autres conteurs le poids du maître, du cheikh dans la destinée du conteur.

La rencontre du jeune Cherkaoui avec le vieil aveugle, Ben Feyda, a été une expérience décisive qui détermina le cours de toute son existence. En effet, entre les deux hommes, l'osmose fut tout de suite, totale, définitive et perdura bien au delà de la mort du vieil aveugle, donnant naissance à l'une des formes les plus originales de spectacle que la place Jama' al Fna eut à abriter : la halqa des pigeons.

Plus récemment encore, dans le parcours de Bariz, qui constitue l'une des figures les plus confirmées parmi les conteurs actuels, on retrouve la même quête de l'Ailleurs, le même désir de rupture, exacerbés par la rencontre d'un célèbre conteur, M'hamed El Jabri. La fascination que ce personnage exerça sur le jeune homme le conduira dans un premier temps à s'approprier le style, les mimiques, le langage du maître mais de plus en plus impatient de trouver sa propre voie, il s'en ira, lui aussi, par les chemins, bravant la faim, la solitude, dans un désir pressant de s'accomplir.

L'apprentissage du conteur, qui est un préalable nécessaire à la réalisation de sa vocation est donc fait avant tout de vagabondage, de solitude et de renoncement mais aussi de rencontres qui sont autant d'étapes, de " stations " dans sa quête : Tiznit, Taroudant, Beni Mellal, Fès, Meknès...Au terme de ce périple, la place Jama' al Fna, comme une apothéose, marque la fin de l'errance et la réalisation de la vocation.

Nulle gloire cependant, à escompter. Même à l'heure de la reconnaissance de leur talent et du désir de sauvegarde de ce patrimoine oral dont ils sont les précieux dépositaires, les conteurs demeurent, dans le dénuement qui est le leur, le mépris ou la suspicion dont ils sont l'objet, les laissés pour compte d'une société qui reste indifférente au sort d'un pan fondamental de son imaginaire et de son rapport au monde : celui qu'elle a développé au fil des siècles à travers l'oralité et qu'une histoire multiséculaire faite de transmissions, de filiations, d'initiations a acheminé jusqu'à nous...

Aujourd'hui, ce patrimoine est en péril et la meilleure preuve en est que la chaîne de transmission du savoir et de la sensibilité qui liait le conteur à un maître, à un apprentissage, à une quête qu'il devait obligatoirement accomplir, est comme brisée.

Cela nous rappelle à l'impérieuse nécessité de la pérennisation de ce savoir vivant, par la réactivation autant que faire ce peut du désir de conter, de la vocation. En effet, conserver ce patrimoine oral en l'enregistrant, en l'archivant, en protégeant la Place Jama' al Fna des méfaits d'une urbanisation excessive, est, dans le sillage de la proclamation de l'Unesco, un préalable nécessaire mais non suffisant, car seul l'avènement d'une nouvelle génération de conteurs, aussi talentueuse qu'éprise d'absolu, peut véritablement garantir la survie d'un tel art.

---

(1) Traduction de H.Triki et J. Kansoussi. Brochure réalisée par l'Association Place Jama' al Fna, Patrimoine oral de l'Humanité, 1999

(2) "Les derniers jongleurs" in "Marrakech, Seuls, lectures"  
Horizons Magrébins, n° 23-24, 1999, p 69.



## "Les acteurs de la Place Jama' al Fna"

Mohammed Tita  
Architecte



Permettez-moi tout d'abord d'exprimer le plaisir que j'ai à participer à cette rencontre et à tenter de contribuer, avec l'ensemble des participants, à dévoiler quelques aspects de ce que le Professeur Hamid Triki appelait l'énigmatique Jama' al Fna. En effet, traiter du sujet de la Place Jama' al Fna, comme patrimoine oral et immatériel, amène inéluctablement à traiter de la composante culturelle dans sa globalité et sa complexité.

Le patrimoine culturel qui caractérise cette place, déclinée dans la simplicité des contes, la spontanéité des gestes et la coquetterie des chants, la naïveté et la bravoure des acteurs, trouve sa source dans un patrimoine oral ancestral. Ce patrimoine est véhiculé par une langue adaptée au dialecte, presque oublié mais ancré dans les esprits. La plupart des animateurs des halqas utilisent des mots qui ne se trouvent que dans les dictionnaires des rues étroites et derbs des médinas. La plupart de ces talentueux conteurs, choisissent dans leur narration, une langue arabe adaptée au dialecte marocain tout en s'éloignant quelque peu de l'idiome ordinaire (1).

Les occupants de la Place sont issus généralement des villes anciennes et de Marrakech en particulier, là où ils ont côtoyé les réalités de la Place, ce qui leur a permis d'accompagner les grands animateurs et d'apprendre les rouages et les secrets du métier. Quelques animateurs de la Place venaient même d'autres pays du monde arabe comme les chansonniers algériens.

L'exercice du métier de "hlaïqi" est soumis à certaines coutumes et conditions dont la plus importante consiste à avoir l'aval et le consentement de l'"Amine" ou chef de la corporation, après avoir exposé ses connaissances. De même qu'il est soumis au parrainage d'un ancien professionnel de la Place auquel on doit obéissance et respect.

Dans ce domaine il y a lieu de noter que la plupart des acteurs et animateurs actuels de la Place ont subi des sortes de stages dirigés par des anciens, ce qui permettait de connaître les ficelles du métier, et d'apprendre par cœur les contes, les anecdotes et récits en faisant usage de sens d'observation et de faculté d'acquisition.

Nous pouvons citer à titre d'exemple Mohamed Bariz, Abderahim Al Azalia, Mohamed Chelh qui ont côtoyé des maîtres hlaïqi tels Mohamed el Jabri, Mohamed Cherkaoui al Majdoub, condisciples de Ba Abbès, Hassan et Houssine, et Driss Kalkal le dresseur de singes qui officiait avec Moul Namroud avant sa mort.

Il était de coutume que les anciens hlaïqi parrainent les nouveaux venus en leur apprenant l'art d'animer les séances afin de les rendre socialement et ludiquement attrayantes. C'est ainsi qu'aujourd'hui les hlaïqi oeuvrent pour intégrer les valeurs de leurs ancêtres, tout en essayant de sauvegarder l'originalité, l'authenticité et les valeurs immatérielles de la place.





Il est important également de noter que la plupart des hlaïqi exerçant à Jama' al Fna devaient obligatoirement faire le périple des grandes places des villes marocaines telle que la Place el-Hdîm à Meknès, la Place Boujloud et Bab Ftouh à Fès, Bab Marrakech à Essaouira, Souq D'Bara à Tanger, Bab el Had à Rabat, Bab Sidi Abdelouahab à Oujda, Bab Marrakech à Casablanca, Assarag à Taroudant et Aharrache à Taza. Ce parcours leur permettait d'acquérir l'expérience et les connaissances nécessaires afin d'être admis à exercer en plein air à Jama' al Fna.

Ainsi nous pouvons affirmer qu'exercer à Jama' al Fna n'était ni une chose aisée ni à la portée de tout un chacun. Animer une halqa à la Place Jama' al Fna était le rêve de tous les animateurs des autres places à travers les anciennes villes marocaines.

La Place Jama' al Fna offre un spécimen unique de transmission orale de la culture populaire par l'intermédiaire des "halqas", sorte de chaire en plein air, où les visiteurs accèdent aux enseignements de la tradition à travers les genres narratifs et les récits des contes des Mille et une Nuits, des épopées de Antar, de Ali, etc.

Jadis, une partie de la Place Jama' al Fna, était réservée aux libraires et bouquinistes. L'un des maîtres hlaïqi affirme avec amertume que leur départ a été une perte pour la Place et a laissé un vide culturel. Il a fini par dire que depuis ce déménagement il n'a lu aucun livre.

Une halqa peut avoir comme activité la narration des contes et anecdotes, la citation des guerres, elle peut aussi être le lieu où l'on récite le malhoun, comme elle peut faire l'objet de lecture de poèmes d'amour ou d'attachement au Prophète. A la fin de chaque après midi, acrobates, charmeurs de serpents, montreurs de singes, danseurs Gnaouas, musiciens, conteurs s'emparent de la Place. Spontanément des cercles se font et se défont, la foule accourt, le tintamarre s'enfle, l'agitation croît, et Jama' al Fna mérite alors vraiment le surnom de "Place folle", que lui donnèrent les frères Tharaud dans leur ouvrage "Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas".

Cœur battant, pôle d'attraction et monument vivant, la Place Jama' al Fna a été désormais classée "Chef-d'œuvre du Patrimoine oral et immatériel de l'Humanité" en 2001 par l'Unesco. C'est une place de gaieté, de promenade, d'échange, de dialogue et de rencontre des cultures, des nationalités et des religions. C'est un monde d'harmonie, d'entente, de paix et de cohabitation. Elle est aussi un lieu d'inspiration pour un grand nombre d'artistes (musiciens, peintres, cinéastes, conteurs, écrivains...). Plusieurs comédies et groupes actuellement célèbres y sont nés, tels que le groupe Masrah Annass, Jil Jilala, Nas el Ghiouane, et c'est là que le compositeur Chraïbi a écrit sa chanson El Haraz. Elle est aussi un lieu d'inspiration pour un grand nombre d'urbanistes qui ont tenté également de créer des espaces semblables un peu partout dans le monde.

## **Le rôle historique et éducatif des occupants de la Place**

En évoquant la carrière des hlaïqi de Jama' al Fna, ces derniers repèrent la date de leur début d'exercice sur la Place par un évènement historique tels les deux guerres mondiales, les grands évènements de la lutte contre l'occupation française du Maroc, la Marche verte pour la récupération du Sahara marocain. Le fait qu'ils menaient une vie professionnelle liée aux évènements internationaux ou nationaux faisait que les sujets des activités journalières de la Place étaient alimentés et enrichis par les thèmes d'actualité.









L'exercice de la halqa n'a pas empêché quelques maîtres hlaïqi à adhérer effectivement au mouvement de la lutte pour l'Indépendance. Au contraire des témoignages concordants affirment qu'armes et tracts transitaient par la Place d'une halka à une autre pour être acheminés vers les résistants ou fidaiynes. On raconte aussi qu'une fois après avoir décidé d'organiser des grèves, la Place Jama' al Fna avait été évacuée de toute activité et un couvre feu y avait été instauré. On peut citer dans le même sens l'acteur Cherkaoui el Majdoub et son compagnon Labsir qui ont pu échapper à une mort certaine, en 1953, suite à l'exécution d'un officier français devant le Café de France tout près de la Place (2).

D'autre part, quelques-uns des hlaïqi étaient devenus célèbres aussi bien au Maroc qu'à l'étranger. Ils ont été reçus par des souverains comme Feu Sa Majesté Mohamed V à l'occasion des fêtes nationales. De même, Feu Sa Majesté Hassan II avait reçu Cherkaoui et Labsir Ben Faïda et assisté à quelques unes de leurs démonstrations dans les jardins de l'Aguedal à Marrakech durant deux jours.

Par ailleurs, un autre groupe de hlaïqi avaient eu le plaisir de rencontrer le grand écrivain Juan Goytisolo, le poète Mohamed Benbrahim, David Alexandre, Edmond Amran el Maleh. Ils avaient été aussi invités par des universités internationales comme c'est le cas de Mohamed Bariz qui a été l'hôte de l'Université SIAM 2 en France et sa participation au Festival Mondial des Contes.

## **Les souffrances des acteurs de la place**

Dans le temps, l'exercice du métier de hlaïqi dans la Place n'était pas aisé. On raconte que quelques-uns des animateurs, ne pouvaient pas se montrer sous leurs vrais visages. Ils avaient honte de pratiquer une telle profession qui n'était pas à l'époque très appréciée par leurs familles. Ainsi, durant plusieurs années l'acteur Mohamed el Jabri était obligé de travailler incognito sous son voile.

Ces animateurs sont actuellement démunis de toute logistique, qui n'est pas parvenue à s'adapter aux nouvelles réalités de la communication et de la culture et dont on peut dire qu'ils n'ont jamais été formés pour s'acclimater à toutes les conditions de vie (3). Ils faisaient parfois l'objet de piraterie en ce qui concerne leurs contes et anecdotes. Ces derniers étaient parfois enregistrés et photographiés dans un but purement lucratif.

Le changement intervenu dans l'aire de la Place n'était pas bien vu par les animateurs. En effet, l'occupation d'une grande partie par les kiosques et échoppes des commerçants de tout genre : Vendeurs de casse-croûtes, qui s'installent et proposent leurs marchandises tôt dans la journée au moment même où les hlaïqi s'apprêtent à occuper les lieux.

Les conteurs, ces trésors vivants, dépositaires de traditions orales, voient leur nombre diminuer de façon alarmante sans qu'une relève effective ne soit assurée. La précarité de leur situation matérielle fragilise davantage le patrimoine de la Place. Le mal que ressentent les animateurs à la suite du décès des vieux maîtres du métier qui disparaissent en emportant avec eux leur savoir-faire et les connaissances qui leur ont permis d'animer les lieux pendant les fêtes religieuses : Achoura, Chaabana, Ramadan, Aïd al Maoulid Annabaoui, ainsi que les fêtes nationales.



Parmi les problèmes que connaît la Place actuellement, celui des faux animateurs qui viennent présenter leur maigre savoir sur les lieux et nuisent à la réputation de la place. Ces pratiques disloquent les connaissances et anéantissent les valeurs.

Nous pouvons enfin dire que malgré ces difficultés le métier de hlaïqi reste un vrai métier qui se transmet de père en fils, de maître à disciple et que la relève peut être assurée à travers les générations. Le célèbre Cherkaoui el Majdoub a dit "Jama' al Fna est en réalité Jama' al Ghna, "la richesse". Que de gens y sont entrés avec un sac vide à la main et ont connu, par la suite, bien-être et splendeur" (4).

---

(1) M. Ahmed Taoufiq "Jama' al Fna, Menu et environnement", Revue "l'Essentiel", n°8, janvier 2002. Rabat.

(2) "Place Jama' al Fna, Patrimoine Oral et Immatériel de l'Humanité". Direction de l'Architecture. Ed. Okad, 2003, Rabat.

(3) Hamid Moqadem "Place Jemaa El Fna, Traditions orales populaires de Marrakech", Ed. Association Place Jemaa El Fna Patrimoine Oral de l'Humanité, 2001, Marrakech.

(4) "Place Jama' al Fna, Patrimoine Oral et Immatériel de l'Humanité", Op. cit.





## Urbanités et usages



## Jama' al Fna : zone franche culturelle

Michel Van Der Meerschen  
Architecte - urbaniste



Madame la Présidente,  
Je voudrais remercier mon collègue et ami Saïd MOULINE de son invitation à me joindre à vous pour cette journée de réflexion sur Jama' al Fna.

S'il m'a convié à cette honorable assemblée, c'est d'abord parce que, entre 1972 et 1981, j'ai été un témoin privilégié voire un acteur modeste de l'évolution de la place et que depuis j'accomplis inlassablement chaque année depuis ma Belgique natale le pèlerinage de Marrakech.

### **Il y a 30 ans**

Depuis plus de trente ans, j'ai donc vu comme vous mais avec un regard particulier les multiples évolutions du lieu qui nous occupe aujourd'hui.

En 1972, en dépit du fait que 90% du budget extraordinaire de la Municipalité était voué au développement de la ville moderne, le Conseil municipal accordait au devenir de la place Jama' al Fna une attention toute particulière. La moralité, l'hygiène, les encombrements de la circulation, l'attribution des lots pour boutiques à roulettes, etc., étaient des sujets souvent débattus devant les techniciens municipaux, j'étais architecte de la Ville à l'époque.

Un beau matin, le Pacha de la Ville me demanda de recevoir l'architecte du Roi et des chemins de fer marocains qui avait élaboré dans son cabinet parisien un projet d'aménagement de la place Jama' al Fna. Et voici que se déroula dans mon bureau de splendides aquarelles sur papier Canson où l'on découvrait un projet de vaste amphithéâtre entourant une série de cercles légèrement excavés, le tout recouvert d'une pierre jaunâtre. Je n'ai pas remis de rapport favorable sur ce projet.

### **La gare routière**

Puis vint le moment où il fut décidé de déplacer la gare routière de Jama' al Fna vers la zone de protection des remparts "non aedificandi" de Bab Doukkala. En ce moment, la place était envahie de multiples cars en provenance ou à destination de toutes les villes du Maroc mais aussi desservant les souq de la région. L'habitude était de partir lorsque le véhicule était rempli, l'attente se faisant moteur allumé. La congestion, la pollution, les embarras étaient à leur comble.

La municipalité demanda en 1973 à la délégation de l'urbanisme de réaliser une étude socio-économique sur le devenir de la place après le transfert. Le sociologue J. PEGURIER et le géographe A. MANDLEUR mirent en évidence que les chalands présents sur la place étaient à près de 90% des ruraux de la région qui avaient emprunté un car ou un taxi collectif pour se rendre à Marrakech, le solde étant constitué essentiellement de touristes, les Marrakchis de souche étaient relativement très peu représentés. De plus, l'étude détaillée du commerce de proximité établit que celui-ci était exclusivement destiné à une clientèle rurale.

Un maximum de précautions furent dès lors prises lors du déménagement de la gare routière. Dans un premier temps, il fut décidé que les cars souqiers resteraient sur la place et on demanda à la RATMA d'établir une connexion gratuite entre Bab Doukkala et Jama' al Fna.



Trente ans après, il faut bien reconnaître que Jama' al Fna a gardé son identité mais que Bab Doukkala s'efforce toujours de cerner la sienne.

## **L'architecture**

Autre préoccupation à la fois de l'inspecteur des Monuments historiques et de l'architecte municipal : conserver l'aspect et l'intégrité des façades entourant la place. Les pressions étaient énormes, comme aujourd'hui, de la part des cafetiers et autres bazaristes. C'est à l'époque que nous fûmes confrontés à la reconstruction de l'immeuble situé à côté du café de France. La conclusion assez malheureuse fut un projet en béton armé brut de décoffrage supposé exprimer une architecture contemporaine, ce projet fut dessiné par l'inspecteur lui-même, un jeune coopérant militaire français plein d'idéal et de bonne volonté. Cette construction fut rapidement recouverte d'un habillage pseudo-traditionnel qui la rendit encore moins avenante. Il y a quelques années Juan GOYTISOLO m'interrogea sur l'histoire de ce bâtiment et je lui fis le même récit. Nous avons essayé de limiter les dégâts, le projet spontané eut été sans doute encore plus pénible, il faut donc acter une fois encore que les erreurs en béton armé se payent pendant cinquante ans au moins.

Les malheurs architecturaux de la place n'ont jamais cessé depuis. Un des derniers exemples est le café glacier Argana qui essaye de racheter sa honte en construisant un oratoire coiffé d'un minaret.

## **La planification spatiale**

Ecœuré par les combines municipales, je réussis à obtenir mon transfert vers la Délégation régionale de l'urbanisme et de l'habitat qui dépendait alors du Ministère de l'Intérieur. Affecté dans les provinces d'El Kelaa des Srarghna et de Demnate, je fus chargé de réaliser les plans d'aménagement de ces deux villes, mais je pus obtenir également d'élaborer celui de la Médina de Marrakech qui n'intéressait personne à part le délégué lui-même qui voyait là l'occasion de remplir la dernière lacune dans la mosaïque de plans d'aménagement qui couvraient tout le territoire municipal.

La dernière planification spatiale de la Médina remontait à 1968 (il s'agissait du plan de zonage n°4833 approuvé par le décret n°376-68 du 26-08-68), elle avait pour objectif principal la réservation des terrains nus disponibles en vue de la réalisation des équipements collectifs (1) mais prévoyait également l'élargissement de derb Dabachi à 20 mètres et davantage. Ce plan n'a eu que deux ans d'existence légale. Cependant l'élargissement de derb Dabachi était une préoccupation constante des élus relayant une revendication populaire provoquée par les embouteillages constants dans le derb où se mêlaient voitures, taxis, calèches, mobylettes et vélos sans compter les nombreux piétons et le risque était grand de voir ce projet aboutir et créer un effet d'aspiration.

Nous savions déjà que démolition délibérée, nouvelles constructions inharmonieuses et circulation excessive étaient à proscrire dans les villes anciennes, ce qui sera confirmé par la déclaration d'Amsterdam (2). Nous voulions stopper ces tentatives d'éventration qui auraient transformé la place en carrefour routier, par l'élaboration d'un nouveau plan d'aménagement interdisant toute modification du tissu urbain existant.

Le plan d'aménagement de la Médina de Marrakech (N°6666 du 7 mai 1975 approuvé par le Ministère de l'Habitat mais non homologué) avait pour options fondamentales de ramener le niveau de la population à 180.000 habitants (au lieu de 220.000 en 1975), d'offrir

des terrains disponibles pour tous les équipements nécessaires qui restaient à prévoir et en particulier de nombreux espaces verts, de modérer le trafic motorisé et d'empêcher tout transit de véhicules individuels à travers le tissu ancien, et enfin, d'organiser l'implantation des commerces.

Autour de la place (illustration A) les administrations et équipements existants étaient maintenus :

AC5	:	PTT Jama' al Fna
AC4	:	Banque du Maroc
JC8	:	Croissant rouge marocain
JC7	:	Coopérative artisanale
MC2	:	Mosquée Kherbouch
AC2	:	Arrondissement de police
AC6	:	Arrondissement centre
CV3	:	Jardin Arset el Bilk ainsi que le marché.

De nombreux parkings avaient été créés autour de la place dans des espaces clos et dissimulés de manière à s'intégrer au mieux au cadre bâti et non bâti C Pa 1, C Pa 15, C Pa 6, C Pa 7. La plupart d'entre eux sont malheureusement construits aujourd'hui.

En dehors des établissements susmentionnés le linéaire commercial était maintenu et en particulier le secteur Q (1 niveau) et le secteur P (2 niveaux).

Une servitude de portique restait établie pour le café de France, une partie de la rue Bab Aguentaou, la rue Moulay Ismail, les PTT (illustration H), la Banque du Maroc (illustration J) et les bâtiments qui leur font face.

En conclusion, la situation existante était figée tant dans les affectations que les gabarits, la porte restait cependant ouverte pour une reconversion commerciale du Club Méditerranée et surtout, des surfaces importantes de parkings étaient dégagées.

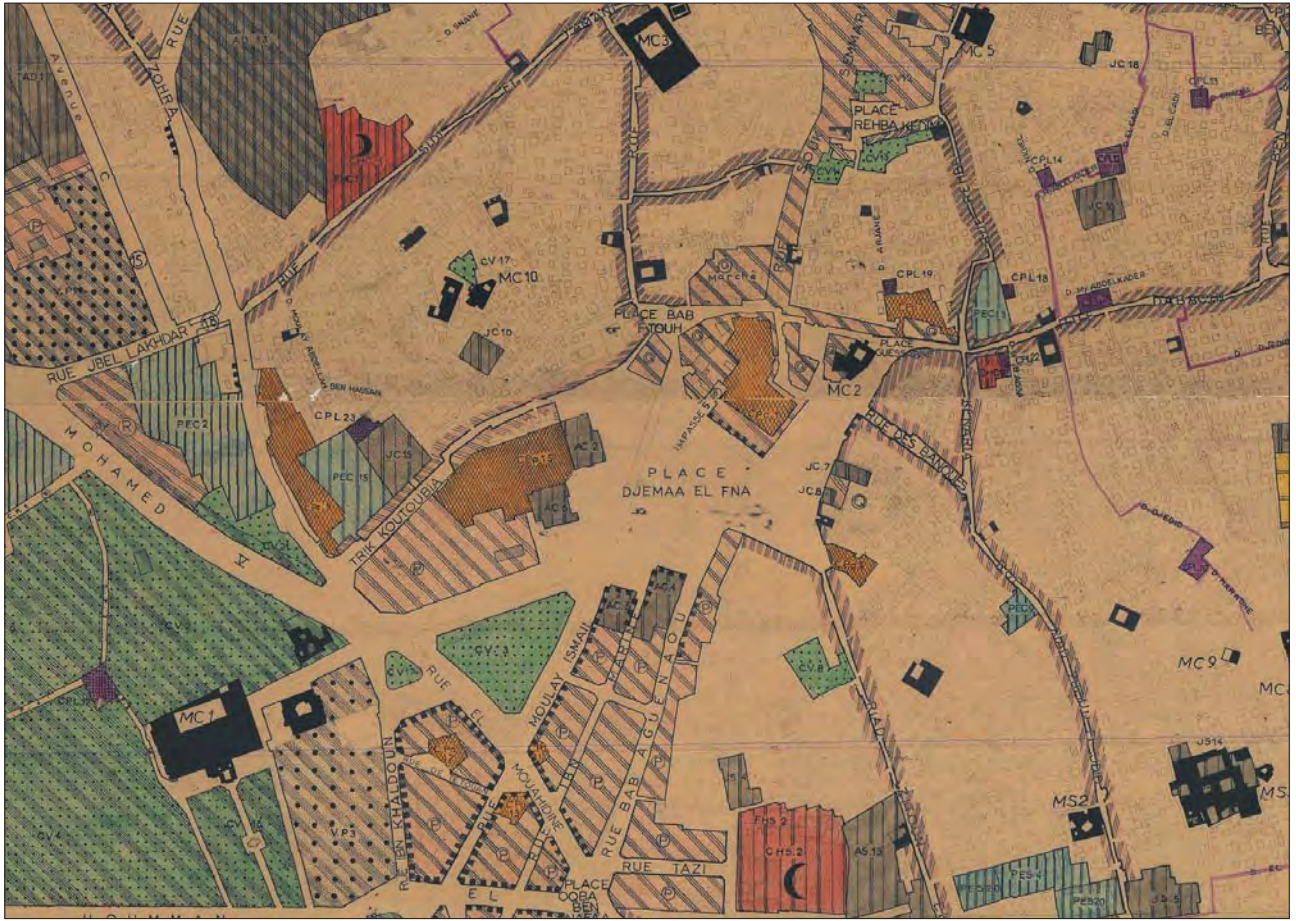
## **Le rôle, les fonctions de la Place**

Si l'on se réfère au schéma de Jean HENSENS (3) illustrant les principes et structure de la ville marocaine précoloniale (illustration C) - et l'on peut penser que Marrakech lui a servi de modèle - la place Jama' al Fna figure sous le graphisme "souk" précisé par l'appellation "bazar". Traduisons structure commerciale à l'usage des campagnards! C'est une fonction essentielle de la place aujourd'hui comme hier.

Cependant, constatons à travers le plan Larras (1899) (illustration B), le premier plan topographiquement fiable, que la liaison préférentielle et directe, entre la place et l'extérieur se fait par Bab er Rob, la porte du Sud et que ce lien relie également la place avec la Qasba, lieu du pouvoir.

Remarquons également que les maisons de la mission française se sont installées sur cet axe et que les ambassadeurs sont logés à la Mamounia .

Depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle, comme l'a rappelé Hamid TRIKI, la place est un lieu d'échange cosmopolite et divers établissements situés aux alentours immédiats (douane, consulat, fondouk, caserne ) concrétisent cette fonction de commerce international.



A

تدليل الخرائط	LEGENDE
دائرة المدينة	— Périmètre urbain
دائرة التجهيز المعماري	..... Périmètre d'aménagement
حد منطقة تعدد علو المباني	— Limite de la zone non altius tollendi
المواصلات	○ Voirie
طريق المشاة	CP Chemin de piétons
أستخدم بناء الأوقات	Servitude de portique
محطة السيارات	Po Parkings
مساحة عمومية	Pl Place publique
أبواب للشق في السور (المشاة)	→ Porte à percer dans les remparts
أبواب للشق في السور (السيارات)	→ Porte à percer dans les remparts
منطقة تحديد علو المباني	Zone non altius tollendi
منطقة يمنع فيها البناء	Zone non aedificandi
حدائق وبيسات موجودة وللانشاء	Jardins et parcs publics existants et à créer
حدائق خاصة موجودة	Jardins privés existants
مقبرة أمية	☐ Cimetière musulman
مقبرة إسرائيلية	☐ Cimetière israélite
منطقة السكن التقليدية	☐ Zone d'habitat traditionnel

منطقة السكن التقليدية بتعدد علو المباني	☐ Zone d'habitat traditionnel non altius tollendi
منطقة التجهيز الاجتماعي والاقتصادي	☐ Zone d'équipement socio-économique
منطقة الأعمال التجارية المصاحبة	☐ Zone de commerces et d'activités sur commerce
منطقة دكاكين للانشاء	☐ Zone de boutiques à créer
شجر	☐ Boisement
منطقة الفيلات	☐ Zone de villas
منطقة العمارات الموجهة	☐ Zone d'immeubles orientés
أرض خاصة للتعليم الوطني	☐ Terrain affectés à l'éducation nationale
أرض محتفظ بها للتعليم الوطني	☐ Terrains réservés à l'éducation nationale
أرض خاصة للصحة العمومية	☐ Terrains affectés à la santé publique
أرض محتفظ بها للصحة العمومية	☐ Terrains réservés à la santé publique
أرض خاصة أو محتفظ بها للمرافق العمومية	☐ Terrains affectés ou réservés pour services publics
أرض محتفظ بها لتقليد الحياة الأمازيغية	☐ Terrains affectés ou réservés à des usages traditionnels
أشياء	☐ Monuments historiques
أرض رياضية موجودة وللانشاء	☐ Terrains de sports existants et à créer
حمام	☐ Hammam
فوق	☐ Four } A créer



Le protectorat va renforcer la présence européenne dans un premier temps sur l'axe Bab er Rob, Lyautey veut mettre en valeur l'intérêt folklorique et touristique des activités de la place, la construction dans les années vingt d'un palace dans les jardins de la Mamounia dans l'enceinte même de la Médina, à un jet de pierre de la place, est éloquent à cet égard. Marrakech est la capitale touristique du Maroc. La nouvelle avenue Gueliz - Jama 'al Fna, dite Grande Avenue, vient plus tard assurer ce point d'ancrage européen au cœur de la Médina indigène.

Le tourisme international s'est implanté dans un premier temps relativement discrètement en Médina. Après la Mamounia, il a fallu attendre plusieurs décennies pour voir s'établir, l'hôtel Almoravides et puis le Chems. En fait, la rupture se situe au début des années soixante avec l'installation du Club Med dont l'objectif était de créer un hôtel balcon sur la place, concept déjà accompli par le café de France et le glacier mais avec une certaine dimension humaine que le Club allait ignorer.

L'opposition des Marrakchis fut vive. Certains commerçants courageux refusèrent de vendre leur parcelle (illustration G). L'ingérence dans le tissu traditionnel était intolérable. L'avenue Mohamed V était stérilisée dans son aboutissement (illustration K). L'ombre du minaret de la Koutoubia plongeait dans la piscine de l'hôtel. Une honte.

Le ver était dans le fruit; il continua à le pourrir. Récemment, comme le souligne Saïd MOULINE, le riyad El Ouarzazi, la plus grande maison privée de la Médina affectée à un foyer féminin (JC 15) sur le plan d'aménagement fut rasé et transformé en hôtel de luxe dans une architecture innommable (illustration D).

Jama' al Fna est aussi un lieu de rupture de charge, l'on dirait aujourd'hui une plate forme multimodale. Même si la gare routière s'est déplacée, les autobus de la ville sont à proximité, les taxis débarquent leurs clients, les "carrossa" attendent ainsi que les calèches. Les parkings deux roues sont pleins, les souks sont approvisionnés en camion via la place, les cars déversent leurs flots de touristes.

Bab Fteuh, petite place annexe, joue également ce rôle.

La fonction commerciale est essentiellement destinée d'abord aux clients extérieurs : les ruraux en priorité, les touristes étrangers ensuite, sans oublier le commerce de gros qui s'est maintenu à proximité dans la zone "européenne".

La fonction administrative est omniprésente. La fonction de service subsiste et se développe dans le piétonnier créé à la rue de Bab Aguentaou (illustration I).

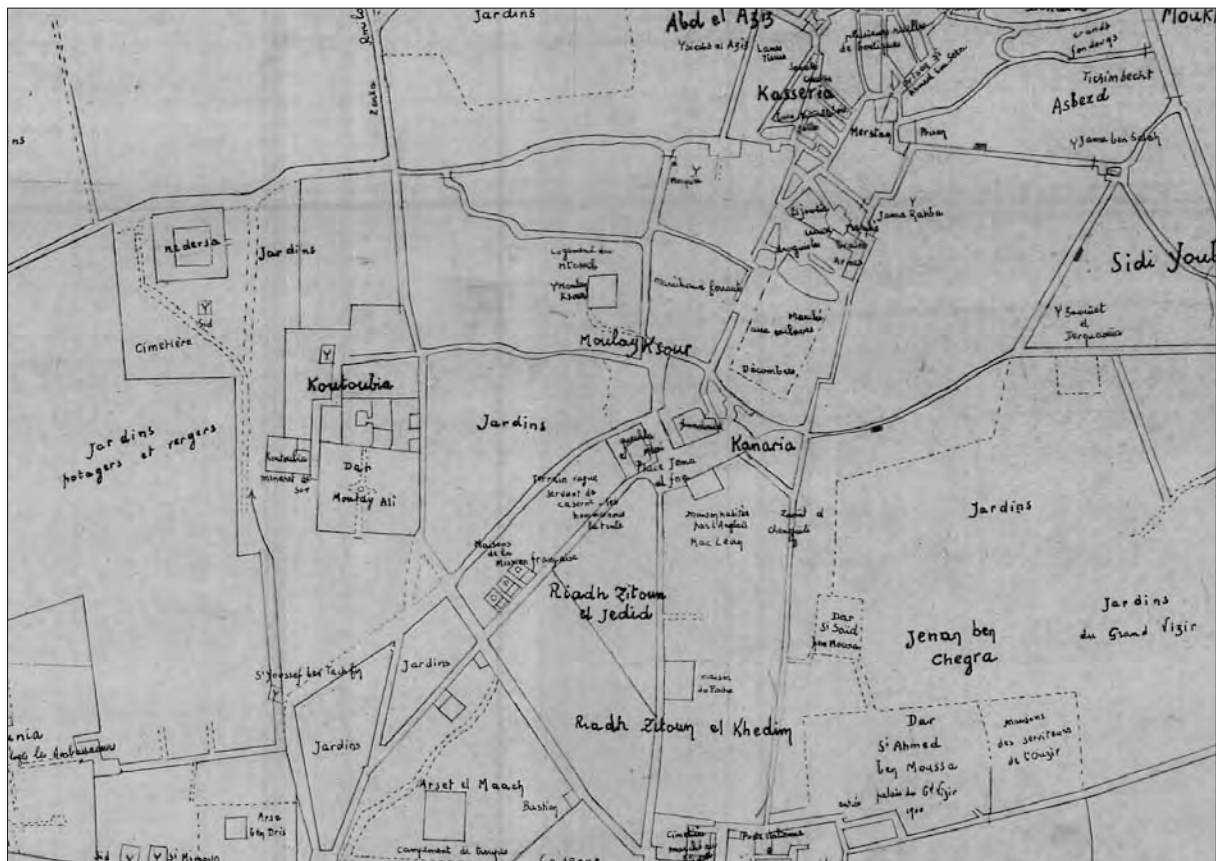
La fonction primordiale, celle qui nous occupe aujourd'hui est fondamentale mais aussi infiniment fragile. Ce patrimoine oral et immatériel était présent dans la plupart des villes du Maroc, il a disparu sauf à Marrakech où il survit mais inquiète les spécialistes sur sa santé et ses signes de faiblesse. Cette fonction doit perpétuer la présence du génie des lieux en préconisant le dialogue entre les artistes et les spectateurs venus du bled. Le tourisme international ne peut être que pelliculaire par rapport à cette magie quotidienne.

## **Zone Franche culturelle et conclusions**

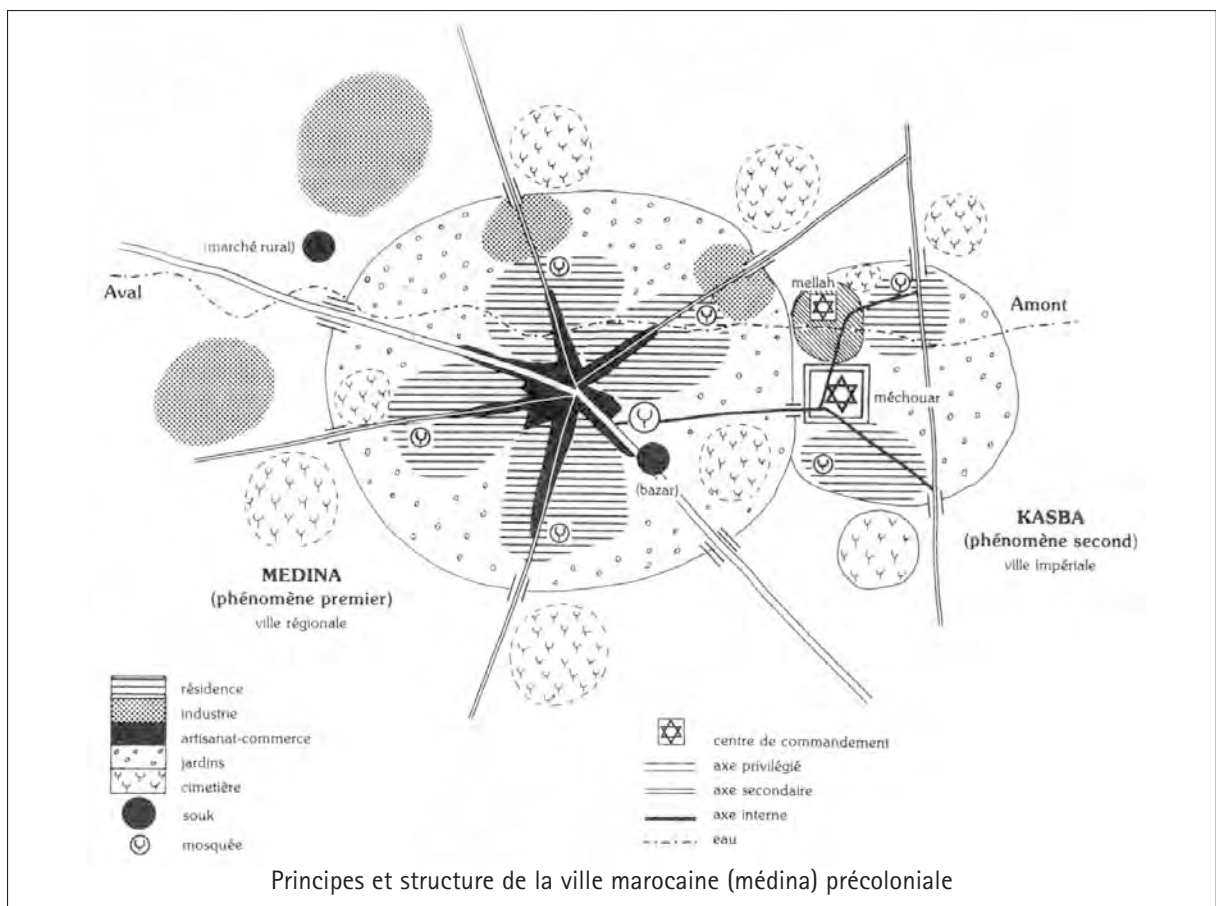
La place Jama' al Fna est un équilibre complexe et fragile. Il convient d'abord d'être en permanence à son chevet. L'association "Place Jama' al Fna, patrimoine oral de l'humanité" qui réunit des spécialistes passionnés et désintéressés est la meilleure des garanties de cette vigilance quotidienne.

Il serait intéressant d'étudier pourquoi des lieux semblables ont disparu au Maroc.





B



Principes et structure de la ville marocaine (médiina) précoloniale

C

Il faut maîtriser la mobilité et le tourisme international, contrôler l'évolution du décor ambiant et l'apparition de nouvelles fonctions (illustrations E et F).

Il faut se garder de muséifier mais il est essentiel d'appréhender l'évolution.

Jama' al Fna doit être une zone franche culturelle, un lieu de liberté, d'expression et de dialogue universel.

Sa structure spatiale est vitale pour sa survie. Il faut réaliser un plan de sauvegarde à grande échelle, dont le périmètre englobera les fonctions essentielles et qui sera le document juridique de référence pour tout projet à venir.

Je recommande également de réaliser des fouilles archéologiques au souk Jdid. Afin d'exhumer les vestiges de la mosquée Ahmad al Mansour qui est à l'origine du toponyme de la place (4).



D



E



F



G

---

(1) Michel Van der Meerschen "Contribution à l'aménagement de la Médina de Marrakech" Mémoire de licence.

Directeur : Professeur Raymond Marie LEMAIRE.

Institut interfacultaire d'Urbanisme et d'Aménagement du Territoire, Université catholique de Louvain, 1974, (non publié).

(2) Déclaration d'Amsterdam, point c, page 5, Congrès sur le patrimoine architectural européen, 21-25 octobre 1975, Conseil de l'Europe.

(3) Principes et structure de la ville marocaine (médi)na précoloniale, schéma paru dans l'article "Médinas au Maghreb" de Jean HENSENS, in "Présent et avenir des médinas", Fascicule de recherches n°10-11, E.R.A. 706, Tours, 1982, p.95.

(4) Quentin WILBAUX "La Medina de Marrakech", pages 262, 263, Ed. l'Harmattan, Paris, 2002.



H



I



J



K



## "L'évolution du rôle de la femme marocaine sur la place Jama' al Fna de Marrakech"

Rachele Borghi  
Anthropologue



La place Jemaa al Fna sise à Marrakech est un lieu singulier et complexe, difficile à transcrire, ou à décrire avec de simples mots. Les autorités gouvernementales, de concert avec une série d'intellectuels européens ainsi que des Tours Operator, ont cherché à y associer un discours complet, et ont opéré une sorte de simplification de cet espace en produisant et véhiculant une série d'images codifiées et facilement déchiffrables, autant pour les européens que pour les marocains, qui ont adopté pour son interprétation, un discours de l'ordre de la mémoire coloniale.

En effet, avant le protectorat, les limites de la place n'étaient pas déterminées de façon très spécifique, mais lorsque Lyautey, premier Résident Général français (à la tête du Protectorat) prît conscience de l'unicité du lieu et de son caractère exceptionnel, il établit sur plan les limites de la place. Il cartographia la place, et instaura qu'elle représentait une composante fondamentale de la culture marocaine, et la proposa parmi les sites à réglementer et à préserver.

Ce point de vue et ce regard jeté sur la place par les français dans les premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle, permettent de déterminer et d'établir une liaison avec la situation actuelle. En effet, il est intéressant de noter aujourd'hui combien sont nombreuses (et de surcroît actives) les associations adressées à la sauvegarde de la place, parce qu'elle est considérée comme faisant partie du patrimoine historique national et universel.

La place a été codifiée dans son essence ; une codification basée sur la supposition qu'il y ait une image "pure" voire originelle de la place, à préserver des contaminations que la modernité peut apporter. En 1997, l'écrivain espagnol Juan Goytisolo a proposé à l'Unesco de nommer la place Jama' al Fna Fna comme patrimoine immatériel de l'humanité.

L'intérêt qu'a suscité la place à l'opinion publique occidentale a donné naissance à de nombreuses publications, à différents essais, articles et matériel publicitaire dans lesquels la place Jemaa al Fna est décrite tel un lieu commun sur les traditions et la culture marocaines, sur les données de un taken for granted sur le Maroc en général et sur l'altérité en particulier. Par conséquent, la place Jama' al Fna contient en elle toutes les images stéréotypées que l'on peut avoir sur le Maroc, le Maroc non pas comme pays, mais comme fragment d'exotisme oriental. Cette place se prête aisément à ce type de narration parce qu'elle offre chaque jour et à chaque instant, un spectacle spécifique, difficile à retrouver dans d'autres lieux. S'y rassemblent chaque jour conteurs, charmeurs de serpents, acrobates, musiciens, acteurs de théâtre, médecins, herboristes, astronomes, et c'est ce qui fait l'unicité de la place, tout particulièrement aux yeux de l'étranger. Ces aspects ont fait de ce lieu un espace particulièrement chargé de sens, emblématique, parce qu'il se présente comme un centre de convergence des signes et symboles de la "maroquinité". Les descriptions produites jusqu'à aujourd'hui, reflètent dans la plupart des cas une prospective sexiste pour différentes raisons.



D'abord parce qu'elles mettent en évidence son rôle d'espace public dans le plan urbanistique de la ville de Marrakech, selon une dichotomie particulièrement forte dans le monde arabo-musulman entre espace public et espace privé. Deuxièmement, parce que la plupart des halqa (1) sont constituées que par des hommes, et ceci face à un public masculin prédominant.

C'est ce qui m'a amené à adresser mon "gaze" aux femmes qui y travaillent chaque jour, mais qui sont rarement présentes dans les écrits, parce qu'elles occupent une position marginale dans le quotidien de la place. Malgré cela, leur rôle sur la place Jama' al Fna est central parce que leurs activités sont un miroir des changements qui ont intéressé ce lieu. L'arrivée d'un tourisme envahissant et massif a fait que certaines activités menées par les femmes s'adaptèrent aux temps modernes et surtout à une nouvelle clientèle, composée non seulement par des voyageurs marocains pour lesquels la place Jamaa al Fna était avant tout une gare routière, mais aussi par des touristes étrangers à la recherche d'un Ailleurs. La quête d'authenticité est peut être la raison qui va pousser le visiteur – qu'il soit originaire de Paris ou de Casablanca n'est pas important – à se rendre à Marrakech pour se promener sur la place Jamaa al Fna comme dans un "mystérieux musée".

### **Jama' al Fna : espace public ou espace privé ?**

La division spatiale concrétise la façon avec laquelle la société concevait le rapport homme/femme (2), en plaçant l'homme comme 'situation sociale' à la recherche du plaisir, et la femme comme gisement de plaisir exploitable (Gaudio et Pelletier 1980). Cette vision naturalise l'idée que l'espace public soit dominé par l'homme et qu'il lui est consacré, alors que l'espace privé est l'apanage de la femme et, selon le discours islamiste, la seule place 'juste' pour la femme. Certains hadiths (3) et versets du Coran ont été interprétés pour avaliser cette thèse, en partant de l'idée qu'au sein de la division des rôles imposés par la religion musulmane, la femme a le devoir de bien entretenir le foyer, de préserver les secrets de la vie conjugale et de pourvoir à l'éducation corporelle, intellectuelle et spirituelle des enfants. Fatima Naseef a écrit, dans l'adaptation française de son ouvrage Droits et Devoirs de la Femme en Islam: "Il est préférable pour la femme d'administrer son foyer et de gérer ses affaires en toute sérénité et de plein gré, que son époux soit pauvre ou riche"(1999 : 187). Puis elle cite les paroles du Prophète : "La femme est une bergère dans son foyer et elle est responsable de son troupeau "(p. 174).

Selon Fatna Ait Sabbah (1986), la séparation des sexes et l'enfermement des femmes au foyer ont pour but d'éviter le zina, l'adultère. Si toutes les sociétés monothéistes ont condamné l'acte sexuel hors mariage, seul l'Islam l'a résolu par une gestion rigoureuse de l'espace. Il a choisi comme méthode de contrôle social une "territorialisation" de la sexualité et l'a poussée à un point extrême : séparation des sexes, immobilisation des femmes à l'intérieur, et voile lorsqu'elles sortent à l'extérieur. Selon le modèle de société idéale, les femmes ne peuvent exister qu'au sein de la famille, et pas ailleurs. Elles sont par définition consommatrices et non productrices, le mari devant en principe subvenir aux besoins de sa femme, quelle que soit la situation matérielle de celle-ci.

Cette opposition entre privé/public, dedans/dehors, intérieur/extérieur, est inscrite dans un espace social ; aussi devient-elle porteuse de significations, car elle véhicule des représentations qui renvoient à l'organisation sociale et culturelle en général.

"L'acte culturel par excellence est celui qui consiste à tracer la ligne qui produit un espace séparé et délimité ". (4) L'espace intérieur, selon Aicha Belarbi (1994 :75), a toujours été perçu et décrit comme l'espace de l'exclusion et de la claustration des femmes par rapport à l'espace extérieur, considéré sous le signe de l'ouverture et la réalisation des hommes. Le premier regroupe les personnes sans pouvoir, c'est-à-dire les femmes et les enfants, soumis au pouvoir du second espace constitué par les hommes qui confectionnent les lois, dirigent les affaires de la nation, gèrent l'économie nationale et commandent l'économie domestique.

Mais ce cadre théorique reste très descriptif et d'une utilité limitée pour expliquer toutes les variations observables concernant la condition féminine au Maroc et dans le monde arabe en général (Belarbi 1994 :77). Ces catégories, en effet, ne sont pas appliquées à un lieu si complexe comme la place Jama' al Fna, où la distinction catégorique entre espace public et espace privé tend à disparaître pour donner vie à un espace hybride, qui doit sa particularité non seulement à une rencontre entre la différence de perception de l'espace entre ex colonisateurs et ex colonisées 5), mais aussi entre hommes et femmes.

En partant de ce cadre de réflexion qui fait part du discours dominant sur le rôle et la position de la femme dans la société marocaine, j'ai cherché à lire l'espace de la place Jama' al Fna en faisant attention aux rapports de genre. (6) J'avais déjà conduit une étude sur cette place avec une prospective post-coloniale (7), et j'ai cherché ultérieurement à approfondir mes recherches, afin de comprendre et d'estimer quel degré d'importance joue le rôle de la femme qui y travaille, dans la signification de cet espace là, mais aussi comment leur travail est influencé par ce lieu très spécifique, au sein duquel il y a une interaction entre étrangers, marocains et citoyens de Marrakech, chacun ayant une fonction différente.

Mais ce travail a posé plus de problèmes que je n'escomptais, certains concernant la nature même de la recherche, ma position dans ce contexte là, la légitimité de mon travail, la partialité de mon point de vue, d'autres par contre dus à la complexité de ce point de vue, de la difficulté d'insérer ma recherche à l'intérieur de la pluralité des discours inhérents non seulement la place Jama' al Fna, mais aussi le rôle de la femme dans un espace qui se montre comme public mais au sein duquel sont adoptés des comportements qui sont normalement prérogative d'un espace privé.

La méthodologie à adopter, alors, a été la première difficulté que j'ai dû affronter. Au début, j'avais l'intention de soumettre aux femmes un questionnaire avec des questions personnelles, sur elles-mêmes, sur la façon dont elles exercent leur travail, sur leur perception de ce lieu, sur le rapport qu'elles entretiennent avec les touristes, avec les autres hommes et autres femmes. Puis j'aurais fait des statistiques, dont j'aurais tiré les conclusions qui s'imposent. J'ai cru que le fait d'être là et d'arborer une veste de "géographe" et non d'anthropologue' allait m'éviter toutes les problématiques qu'à partir de Writing Cultures ont été au milieu de la réflexion sur l'étude de l'altérité.

Par ailleurs, je pensais que le fait de connaître ce lieu ainsi que la plupart des femmes qui y travaillent, m'aurait facilité la tâche. Mais dès mon arrivée, lorsque Fatima, Zaynab et Aicha sont venues à moi pour me dire bonjour comme à l'accoutumée, je me suis rendue compte que je me devais de reconsidérer ma position. Ces femmes-là, avec qui j'avais noué une relation lors de mes précédentes recherches, étaient devenues le sujet/objet de mon étude. Aurais-je dû leur poser mes questions comme si ça avait été une simple conversation, assises sur des petits tabourets au milieu de la place, ou j'aurais dû leur expliquer le pourquoi de ma présence et assumer leur réaction ?



"Les métaphores prévalent dans la recherche anthropologique – observation participant, collecte de données et description culturelle – Clifford écrit (1998:35), supposent un point de vue qu'observe de l'externe objectivant, ou, de près, 'lisant', une réalité donnée". La difficulté a été accrue par la particularité du lieu dans lequel j'opérais ma recherche :

Le théâtre d'un spectacle quotidien, où il est impossible de distinguer l'acteur du spectateur, mais chaque protagoniste joue les deux rôles qui sont déterminés par les points de vue. Saïd en *Orientalisme* (1991), soutenait que l'Occident ait visualisé les cultures 'Autres', en considérant l'Orient comme un théâtre, un plateau sur lequel se répète une représentation qui doit être vue par une place privilégiée. Je devais donc être consciente du risque que j'étais en train d'affronter. Par ailleurs, mon questionnaire impliquait une interview d'une heure minimum, et aurait donc eu la fâcheuse conséquence de leur faire perdre une partie de leur clientèle.

Un autre problème se posait : la langue. Ma connaissance du dialecte marocain ne m'aurait pas permis de communiquer avec eux comme je le souhaitais parce que certaines de ces femmes ne parlent que le berbère. De la même manière, il leur aurait été très difficile de leur demander une réponse écrite à mes questions, étant donné que certaines d'entre elles sont analphabètes. Il était donc nécessaire de mélanger le dialecte et le français, et utiliser un enregistreur (caché) pour transcrire leurs réponses dans un second temps. Mais cette solution m'aurait obligée à prendre une distance objective du "terrain" (Visweswaran 1997, Katz 1994) et j'aurais par conséquent trompé la confiance de mes interlocuteurs. J'ai alors demandé l'aide d'un étudiant de l'Université de Marrakech, Ibrahim, tout en considérant que sa traduction aurait été un autre filtre dans l'aboutissement de ma recherche. Minca (2001a: 5) soutient que la traduction, entendue comme construction de correspondances linguistiques relativement univoques entre deux univers culturels différents, est une opération fallacieuse et illusoire. [...] Elle est aussi le produit de la position du Traducteur/Editeur par rapport à deux contextes culturels de référence. Il n'y a pas de traductions neutres ; donc la valeur d'une opération pareille est mesurable avec le sens et le consentement qu'elle peut acquérir, toujours en relation aux deux contextes dits en cause.

Dans mon cas, j'ai dû tenir compte de trois différents niveaux de traduction, représentés par les femmes (dialecte ou berbère), par l'étudiant (français), par moi (italien). Mais en réalité, mon problème était encore plus complexe, parce que la traduction n'était pas seulement linguistique mais surtout culturelle. Les femmes, en effet, ont (ré)interprété leur travail selon la nature de mes questions, mais aussi selon ma présence et celle du traducteur, qui, lui aussi, en tant que marocain, universitaire, avec une formation européenne, a traduit les paroles en les (ré)interprétant selon sa conception de moi et de mon contexte culturel.

J'étais sûre que le fait de se faire questionner par un homme aurait inhibé et orienté ses réponses, soit parce que nous échangeons dans un espace public, soit à cause de la forte division sociale qui régit les rapports hommes - femmes au Maroc. Je suis restée surprise lorsque j'ai vu que toutes les femmes, y compris les plus âgées, se montraient parfaitement à l'aise, en communiquant avec lui aussi par un langage non verbal composé de gestes, utilisés comme s'ils étaient des refrains, qui s'écartent l'un dans l'espace de l'autre. On pourrait chercher à comprendre la motivation de ces octois en appelant en cause la différence entre les femmes qui ont grandi en ville et celles qui ont vécu en campagne ou dans des périphéries éloignées, le développement des relations ou le fait d'être au milieu d'un espace hybride, avec tout son charme et sa complexité.



Mais peut-être que le plus intéressant est de démontrer encore une fois comment la recherche pousse le chercheur/la chercheuse à affronter continuellement ses préjugés, les références données par sa culture de provenance et la nécessité de ré-évaluer le concept de genre selon le contexte (Visweswaran 1997).

Après avoir abandonné l'idée du questionnaire, je me suis adressée à ces femmes que je connaissais déjà, et je leur ai expliquée ce que j'attendais d'elles. Elles se sont toutes montrées très disponibles à répondre à mes questions, l'une d'elle était même enthousiaste à l'idée que son travail allait être "textualisé". En particulier, les femmes qui font des tatouages au henné qui étaient honorées de l'intérêt que je leur portais, et semblaient être émues pour répondre à mes questions, de me donner des réponses sincères pour lesquelles, selon leur dire, d'autres gens m'auraient menti.

Je n'ai pas posé de questions directes, mais je me suis efforcée à les introduire au sein de la conversation, en cherchant, dans la mesure du possible, à garder un fil conducteur dans toutes les interviews. La rencontre avec chaque femme m'a conduite, même le temps d'un instant, à l'intérieur d'un microcosme, qui tout en ayant des caractéristiques communes avec les autres, conserve son unicité.

## **Fatima et les autres**

Beaucoup de femmes travaillent sur la place Jamaa al Fna, mais, à la différence des hommes, elles ne sont pas actrices de célèbres et spectaculaires "halqa". Elles mènent des activités marginales, qui forment une sorte de "ceinture": vente de pain, réalisation de tatouages au henné, cartomancie. Elles sont présentes sur la place du matin jusqu'au soir, même si au coucher du soleil, certaines retournent chez elles, pour laisser place à d'autres. (8).

Leur âge varie beaucoup et dépend surtout du genre d'activité qu'elles exercent. Les cartomanciennes font partie des femmes les plus âgées. Même s'il est difficile de leur attribuer un âge précis, elles n'ont pas moins de 65 années. Les plus jeunes, par contre, réalisent les tatouages avec le henné, ce qui leur permet d'être bien plus en contact avec les touristes. En dehors de l'arabe ou du berbère, ces dernières parlent le français, appris au contact de l'étranger. Certaines d'entre elles parlent aussi l'anglais, l'espagnol et/ou l'italien. Les cartomanciennes, vu leur âge élevé, ne parlent que le dialecte, mais Samira dit que ça ne pose pas de problèmes avec les étrangers, étant donné qu'il y a toujours quelqu'un pour traduire.

Ces femmes sont toutes mariées, avec des hommes dans la plupart des cas au chômage, malades ou trop vieux pour travailler et prendre en charge leur foyer (femmes et 3 ou 4 enfants en moyenne).

Beaucoup travaillent depuis longtemps sur la place. Mais l'une d'entre elles a fait, dans le passé, une activité (vente de bracelets, bijoux, parures diverses...) qu'elle a aujourd'hui abandonné au profit d'un travail plus rentable: les tatouages au henné, plus adaptée à une clientèle composée en majorité de touristes. Les plus âgées étaient sur la place déjà dans les années 70, et une vendeuse de pain dit y être depuis au moins 40 ou 50 années. Par contre, Ibtissam, une jeune femme du henné, m'a dit qu'elle n'y travaille que depuis 4 ans, à la période où cette nouvelle activité s'était répandue sur la place. Une activité bien plus rentable que les autres.

Le henné leur permet de réaliser un profit exceptionnellement élevé par rapport aux autres activités, plus anciennes : la vente de pain, par exemple, rapporte un maximum de 30 dirhams par jour (9), mais aussi comparativement au salaire moyen en vigueur au Maroc : pour un tatouage, le touriste peut donner jusqu'à 200 dirhams. Lorsque l'on sait qu'un tatouage s'opère en quelques minutes, et que le salaire minimum au Maroc est de l'ordre de 50 dirhams par jour, on comprend combien peut être rentable cette activité. Ce qui génère un grand déséquilibre, une forte compétition, mais aussi une grande jalousie entre les femmes, qui sont prêtes à se dénoncer l'une l'autre (à la Brigade Touristique). Elles ont l'habitude de travailler par petits groupes, composés d'éléments d'une même famille (sœurs, mères/filles). Fatima, par contre, est fière que sa fille ne travaille pas avec elle : elle va à l'école et suit valeureusement ses études. Sa grand-mère, Karima, a confirmé le fait que sa nièce Zaynab fréquente l'école et s'applique dans son travail scolaire. Quant à Fatima, elle est souvent accompagnée par son mari, étant donné que ce dernier est au chômage. Elle m'a dit que sa présence la rend plus sûre, et qu'il la soutient dans son activité. Mais elle n'a pas donné de plus amples explications. Les cartomanciennes, par contre, travaillent toujours seules et n'ont aucun rapport avec les autres femmes. Nouria dit n'avoir aucune relation avec les autres, et n'avoir rien à partager avec personne. Aussi Khadija, vendeuse de pain, ne veut avoir aucun contact parce que les femmes sont méchantes. Les femmes du henné, comme je l'ai déjà mentionné précédemment, préfèrent travailler en équipe, de façon à pouvoir s'entraider, notamment lorsqu'il est question de traduction. Pourtant il y a beaucoup de jalousie et de compétition, (en rapport direct avec le profit généré par les touristes qui représentent la base de leur clientèle). Il arrive qu'une femme (concurrente) demande à un touriste le montant de la somme qu'il a déboursé pour son tatouage, et lorsque le prix est faramineux (100 ou 200 dirhams), cette femme lui annonce que le prix en vigueur se situe aux alentours de 10 dirhams, puis s'empresse de dénoncer la protagoniste à la Brigade Touristique, avec témoignage (du touriste), ce qui va entraîner la mise aux arrêts de la fautive pour une durée de deux jours. Fatima m'a dit qu'une fois, pour avoir interpellé un touriste et l'avoir pris par le bras, elle a dû être incarcérée pendant trois jours. Des autres femmes m'ont dit que la police utilise le prétexte de la gêne occasionnée au touriste pour emprisonner les femmes qui refusent de leur donner de l'argent (un bakchich). Mais Fatima a admis que certaines d'entre elles leurraient les touristes, en leur disant que le tatouage allait être un cadeau de sa part, et une fois le tatouage réalisé, elles demandaient de l'argent pour leur prestation. Mais elle traitait toujours les touristes avec respect, et fait son travail avec le cœur. Après seulement, elle demande au touriste de donner ce qu'il veut, et si jamais ce touriste lui donne 100 dirhams, ce n'est pas sa faute à elle !

La Brigade Touristique, de concert avec la police, surveille tout l'espace de la place Jama' al Fna, ce qui permet aux femmes de s'y sentir en toute sécurité. Dans le passé, elles ont eu droit à quantité de voleurs qui leur dérobaient leurs marchandises (bracelets, bijoux...). Mais aujourd'hui, grâce à l'opération de "nettoyage" opérée par les instances gouvernementales, cet état des faits n'est plus, mais en plus, la surveillance continuelle fait que ces femmes ne sont plus dérangées par des hommes en mal d'amour. La place Jama' al Fna, malgré son apparence d'espace chaotique et anarchique, est fortement réglée et chaque action qui sort de ses règles est sévèrement sanctionnée.

Ces actions disciplinaires sont à reconduire aux politiques des autorités qui ont la volonté d'épurer les espaces touristiques de toute image négative de façon à ce que le touriste garde une image positive du Maroc, et aie envie d'y revenir.



En effet, le principal de la clientèle pour les femmes est constituée de touristes, même si les cartomanciennes disent que leur clientèle est constituée à la fois de touristes, marocains et habitants de Marrakech, (autant d'hommes que de femmes).

Quand j'ai demandé à toutes les femmes quel genre de relation chacune d'entre elles établissait avec les touristes, toutes ont déclaré avoir des relations très positives, et elles ont souligné que leur travail était tributaire du tourisme, malgré le fait que, selon Leila, leur arrivée a fait perdre à la place son ancienne valeur. Khadija a dit que quand un étranger passe près d'elle, il s'arrête de façon à pouvoir observer ou mesurer les conditions relatives à l'hygiène concernant le pain ; mais elle dit qu'elle n'a rien à cacher parce qu'elle prépare son pain à la maison de façon très honorable, et n'importe qui peut vérifier la qualité de son pain (à ce moment, elle lève le tissu qui recouvre sa marchandise, et commence à sortir son pain, un par un, de façon à faire valoir son excellente qualité, et à nous inviter à en humer l'odeur). Elle a ajouté qu'en été, lorsqu'il y a trop de monde, ça la dérange. Même si elle est parfaitement consciente des avantages qui en découlent. Même Nouria n'aime pas le mélange de tous ces gens, d'origines si diverses, ce qui a fait perdre à la place son ancienne façade.

Puis j'ai focalisé le débat sur la question du voile, et j'ai demandé aux femmes qui le portaient la raison de ce choix. De façon à pouvoir comprendre s'il s'agissait d'un choix relatif à leurs convictions religieuses, ou dû au simple fait de se retrouver sur cette place, place publique en premier chef. La plupart des vendeuses de pain, tout comme les cartomanciennes le portent par habitude, et ne se posent même pas la question du pourquoi en le considérant une valeur en soi. Elles estiment que les femmes modernes ont oublié la tradition, ce qui les a entraînées vers une dégradation vestimentaire, à l'occidentale, bien loin de ce que devrait être l'habillement d'une "vraie" marocaine. Selon Khadija, la façon de s'habiller est importante, parce qu'elle est synonyme de respect de certaines règles, que seules les femmes de son âge savent encore garder. Les filles issues de la nouvelle génération ne portent plus le voile, alors qu'elle, malgré la chaleur, continue à le porter comme un symbole de ses origines (c'est à dire d'identité) que toutes les femmes devraient avoir en mémoire. Les femmes du henné m'ont dit ne porter le voile que pour une raison d'image, pour se montrer "traditionnelles " (elles n'ont pas bien expliqué aux yeux de qui...) et parce- qu'elles se sentent protégées (elles n'ont pas expliqué de quoi...). Le voile, donc, semble être porté comme une sorte de tenue, qui permet de véhiculer une image "traditionnelle" ou comme appartenant à la tradition, ou, pour mieux dire, comme une "garantie d'authenticité". Une femme, il y a quelques temps, m'a dit que le voile pour elle était un signe de distinction des prostituées qui gravitent autour de la place. Ce qui semble être difficile à croire, étant donné que les prostituées "populaires" portent voile et la djellaba, comme les autres femmes. Il n'est donc pas évident, pour un étranger, de faire la différence avec les autres femmes parce que, dans un espace si complexe, elles sont difficilement différenciables. Ce n'est pas le cas d'un homme marocain, qui n'aura aucune difficulté à faire la différence en observant leur démarche.

Toutes ces femmes ont exercé leur métier seulement sur la place Jamaa al Fna, et continuent à le faire. Ça démontre que ce n'est pas le travail qui a une valeur en soi, mais c'est uniquement le fait de bien l'accomplir sur la place. En effet, le touriste, qu'il soit marocain ou étranger, considère le fait de se faire tatouer ou de se faire lire les cartes sur la place Jama' al Fna, comme faisant partie de son "expérience" inhérente à la place, ainsi que de la "consommation" du lieu.



Les femmes sont parfaitement conscientes de cela, et elles savent que si elles travaillaient loin de ce lieu, tout serait différent, plus rien ne serait pareil et elles devraient tout "re-légitimer". Samira, une vieille cartomancienne, a très bien assimilé le "jeu " du touriste, comme le touriste a assimilé le gaze qu'elle porte, au point qu'elle se prête à ce jeu, en étant parfaitement consciente de ne pas être là pour son métier, mais simplement pour créer ou participer à une ambiance, voire "faire le décor".

Sur la base des témoignages de ces femmes, je peux dire que la plupart d'entre elles s'expriment, mais surtout s'interprètent à travers un discours "naturalisé" sur la femme. Les plus vieilles, en particulier, ont parlé de tradition, sans jamais expliquer ce que cette tradition signifie, ainsi que du changement d'us et coutumes sur la place. Leur vision concernant la femme les cloue aux pratiques traditionnelles, élément fondamental qui compose leur définition de l'identité féminine, et c'est ce qui les amène à porter des critiques sévères envers la façon de s'habiller des jeunes qui "ne sont plus comme devrait être une vraie femme marocaine".

Une autre question intéressante, à mon sens, concerne la gestion de l'espace. J'ai cherché à m'efforcer de comprendre s'il y a des critères établis quant au partage de l'espace au sein duquel elles exercent leur métier. En réalité, toute la place est considérée comme étant un lieu privilégié, chose qui permet de considérer n'importe quelle place comme étant favorable. Dans tous les cas, j'ai eu l'impression qu'en particulier pour les femmes du henné, leur positionnement dans cet espace, causal en apparence, cachait une forme de hiérarchisation antérieure. Celles qui travaillent depuis longtemps restent à l'entrée de la place Jama' al Fna et par conséquent, elles ont la possibilité d'être en contact avec le touriste avant les autres. Si on observe la place de front, l'évidence de l'existence de deux espaces distincts, communément nommés "Jama' al Fna Kabira "(la grande Jama' al Fna) et "Jama' al Fna Essaghira "(la petite Jama' al Fna ), due aux dimensions qui diffèrent. La Kabira est considérée comme étant la place principale, où par conséquent le résultat du travail sera plus conséquent.

Les cartomanciennes restent toutes sur Jama' al Fna El Kabira et se cantonnent sur leur place, parce que, comme j'ai déjà eu l'occasion de souligner, leur espace est remarqué par un parapluie noir ouvert. Les femmes du henné sont réparties entre la Kabira et la Saghira; elles sont constamment en mouvement, essaient d'aborder les clients potentiels, tout en respectant une zone marquée par des limites invisibles. Les vendeuses de pain sont installées toujours au même endroit, et elles sont facilement repérables par leur petit étalage cylindrique dans lequel elles entreposent leur marchandise. Les vendeuses de tarbouchs sont présentes autant dans la Kabira que dans la Saghira, mais toujours dans des espaces marginaux, voisins du souk, ou du parking, voire des magasins.

## Conclusions

Mon travail, bien loin d'être une recherche exhaustive, mais qui est plus proche d'une forme "d'exploration", m'a conduit à donner des réponses qui ont posé de nouvelles questions. Par exemple, s'il est vrai que les théologiens ont toujours fait de la nafaqa (sorte de pension alimentaire que l'homme se doit de reverser à sa femme pour pourvoir aux besoins de base : nourriture, logement, habillement) un des piliers de la foi musulmane et donc un élément pour définir la masculinité ainsi que la virilité de la société, un homme incapable de nourrir sa femme est un être dont l'identité sexuelle est plus que douteuse (Ait Sabbah 1986). Mais alors comment les hommes au chômage vivent leur situation, et surtout comment leurs femmes les considèrent? Par ailleurs, la question du voile a vraiment une importance capitale pour ces femmes ou plutôt c'est le "gaze" occidental à re-signifier ce carré de tissu là selon un modèle à leur étranger.

Parmi toutes les réponses auxquelles j'ai eu droit, combien peuvent être considérées comme étant véritables, et combien d'entre elles naissent de la volonté de me faire entendre ce qui serait (à leur sens), conforme pour moi ou à mon image ?

Mais une chose est claire: mon expérience sur la place Jamaa al Fna, avec la présence d'Ibrahim, et la complicité de mon carnet à la main, apparent, face tantôt à une cartomancienne, tantôt à une vendeuse de pain, a créé une espèce "d'événement". Au point que Nouria, après s'être assise à l'ombre de son parapluie noir (10), a commencé à crier, en bougeant ses mains comme si elle voulait nous agresser et attirer près d'elle une foule de curieux : elle avait créé une halqa, un spectacle improvisé.

"La philosophie hermétique nous rappelle que, même les plus primaires réflexions culturelles sont créations intentionnelles, et qui interprète, pendant qu'étudie les autres, construit lui même "(Clifford 1999:34).

---

(1) Halqa est la forme dialectale (marocaine) de l'arabe classique halaqa = anneau, cercle. Ce mot est employé pour décrire toutes les formes de représentations populaires dans l'espace de la place, dans lequel l'halayqiyya, l'artiste, reste au centre d'un cercle fait par les gens qui s'arrêtent pour assister au spectacle. Dans la place Jamaa al Fna, on peut trouver différentes formes de représentation : conteurs, charmeurs de serpent, acrobates, musiciens, médecins, herboristes, astronomes, acteurs de théâtre. Ces derniers sont classés comme expressions populaires, forme pré-théâtrale du théâtre contemporain marocain (Mniai 1978, p. 161).

(2) Sur le sujet, voir Duncan 1996.

(3) Mots et dits du Prophète.

(4) P. Bourdieu, cit. en Belarbi 1994.

(5) Voir Jacobs 1996.

(6) Voir, par exemple, Reinharz (1992), Rose (1993)

(7) Voir Borghi (2002), en presse.

(8) Les prénoms que j'ai reportés sont fictifs parce que la plupart des femmes m'ont demandé de garder l'anonymat.

(9) 10 dirhams = 1 euro.

(10) Les cartomanciennes restent assises par terre ou sur un petit tabouret en bois tout au long de la journée, et marquent leur présence d'un parapluie noir ouvert derrière elles.

## BIBLIOGRAPHIE

Aime, M. (2000): *Diario Dogon*. Bollati Boringhieri, Turin.

Ait sabbah, F. (1986) : *La Femme dans l'inconscient musulman*. Albin Michel, Paris.

Belarbi, A. (1994) : *Réflexions préliminaires sur une approche féministe*. De la dichotomie espace public/espace privé. In : Bourqia R. (eds): *Etudes Féminines. Notes méthodologiques*. Publications de la faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat.

Bondi, L-Domosh, M. (eds.) (2001): *Other figures in other places*. In: C. Minca (ed.): *Introduzione alla Geografia Postmoderna*. Cedam, Padova.

Borghi, R. (2002): *La costruzione dell'Oriente attraverso il paesaggio: il caso della Jamaa al Fna a Marrakech*. In: *Atti del convegno Beni Culturali Territoriali Regionali. Siti e sedi rurali di residenza, culto, lavoro tra ricerca e didattica*, Urbino 27-29 settembre.

Clifford, J. (1998): *Introduzione: verità parziali*. In J. Clifford - G. Marcus (eds.): *Scrivere le culture*. Meltemi, Rome.

Clifford, J. - G. Marcus (1998): *Scrivere le culture*. Meltemi, Rome.

Duncan, N. (1996): *Renegotiating gender and sexuality in public and private spaces*. In: N. Duncan (ed.): *Body Space: Destabilising Geographies of Gender and Sexuality*. Routledge, Londre.

Gaudio A. - Pelletier R. (1980): *Femmes d'Islam*. Denoel/Gonthier, Paris.

Jacobs, J.M. (1996): *Edge of empire*. Routledge, Londre.

Katz, C. (1994): 'Playing the field: questions of fieldwork in geography'. *Professional Geographer* 46:67-72.

Minca, C. (2001a): *Postmoderno e Geografia*. In: C. Minca (ed.): *Introduzione alla Geografia Postmoderna*. Cedam, Padova.

Minca, C. (ed.) (2001b): *Introduzione alla Geografia Postmoderna*. Cedam, Padova.

Mniai, H. (1978): 'Connaissance du théâtre marocain'. In : *Europe* 602-603 :158-162.

Naseef, F. (1999) : *Droits et Devoirs de la Femme en Islam*. Tawhid, Lione.

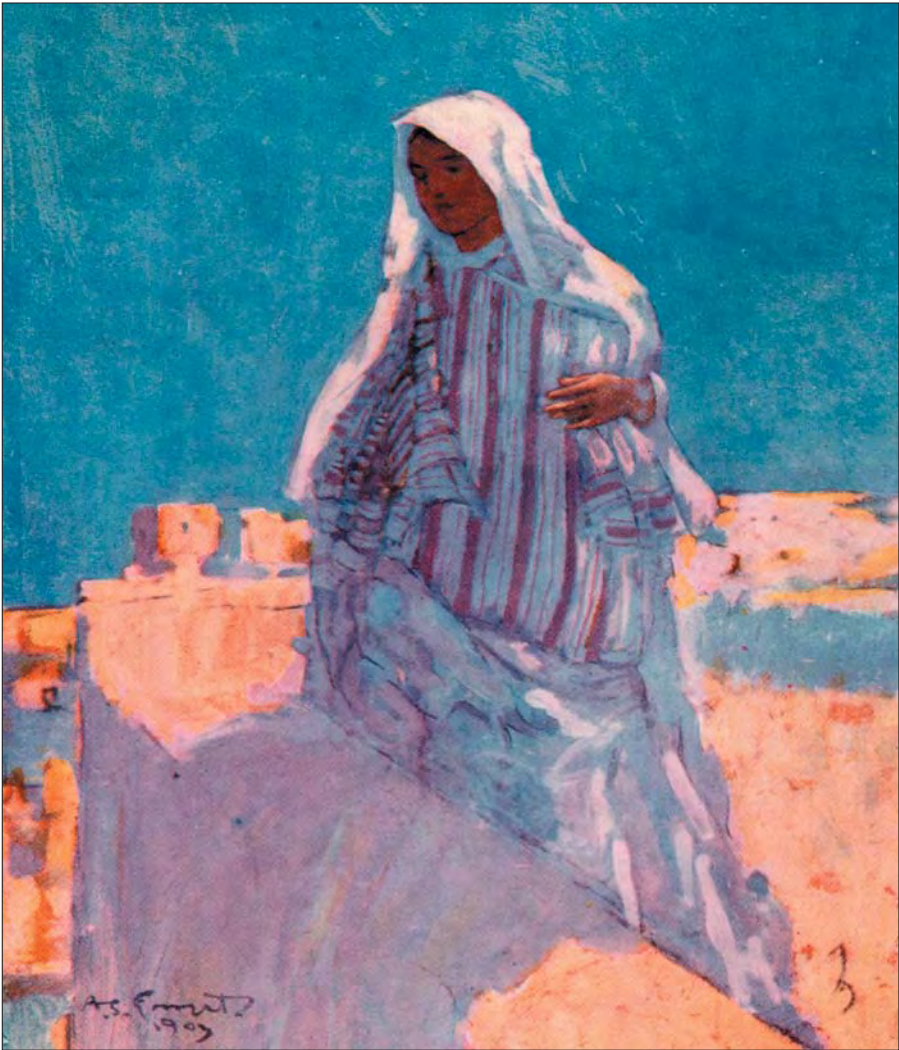
Reinharz, S. (1992): *Feminist Methods in Social Science Research*. Oxford University Press, Oxford.

Rose, G. (1993): *Feminism and Geography. The limits of geographical knowledge*. University of Minnesota Press, Minneapolis, MN.

Said, E.W. (1991): *Orientalismo*. Bollati Boringhieri, Turin.

Unesco, Commission Nationale Marocaine (1997): *Les arts populaires de Marrakech: oralité et musique à Jamaa' el-Fna*. Consultation internationale sur la préservation des espaces culturels populaires. Déclaration du Patrimoine Oral de l'Humanité. Marrakech, 26-28 Juin.

Visweswaran, K. (1997): 'Histories of feminist ethnography'. *Annual Review of Anthropology* 26:591-621.



## "Médecine populaire à Jama' al Fna"

M'hamed Abouyoub  
Pharmacien



Nous avons coutume de dire que la place Jama' al Fna est un endroit pour se divertir, commercer et manger, passant sous silence une activité importante de la place : se soigner. En effet aussi bien par l'espace occupé au sein de la place, son rôle toléré dans le système de santé, son importance économique, cette activité de soin mérite toute notre attention.

Comme nous pouvons le constater la médecine populaire est toujours vivace sur la place, en témoigne son expansion géographique dans les boutiques alentours transformées en herboristeries visant une clientèle essentiellement touristique "écologues" et

curieux à la recherche de rêves voluptueux d'alcôves orientales. Les tradipraticiens populaires sont, quant à eux, installés sur la place elle-même.

Par sa position géographique le Maroc est un pays d'une grande diversité climatique et écologique. Il est reconnu par la richesse et la grande diversité de sa flore (plus de 4.000 espèces). Ceci explique la richesse et la diversité du matériau utilisé par la médecine populaire constitué d'espèces locales, acclimatées ou importées en l'état. A majorité d'origine végétale (80%), les produits locaux représentant 88%, et les produits importés 12%.

La forte tradition ethnomédicale marocaine issue en ligne directe de l'héritage grec enrichi par la médecine arabo-islamique qui a assimilé avec bonheur les traditions locales des pays islamisés. A ce socle commun se sont rajoutés des spécificités régionales reliquat notamment de croyances primitives des diverses composantes culturelles du Maroc, magiques ou sacrées d'origine islamique, païenne (Berbères), ou animiste (Africaine). Souvent familial, le savoir est transmis de père en fils, de maître à disciple avec pour base des traités de matière médicale unanimement reconnus pour leur valeur scientifique passée et actuelle. Autrefois enseignée dans les universités (Qarawiyine), médersas (Marrakech, Fès, Salé, Taroudant, Tétouan), cette transmission relève actuellement de plus en plus exclusivement de l'oral, avec un apprentissage rapide, en dehors de tout corpus théorique garantissant la qualité de l'apprentissage, la continuité et la crédibilité de cette pratique ancestrale.

Une demande pléthorique (80% de la population), des besoins énormes en tradipraticiens qui se comptent par dizaines de milliers sans commune mesure avec le nombre des médecins donne une idée de la taille du marché et de l'importance des sommes en jeu qui dépassent certainement celle du secteur moderne de santé. L'appât du gain rapide, l'absence de textes réglementaires qui perpétue une tradition de tolérance sans reconnaissance ouvre la voie à toutes sortes de risques et présage mal de l'avenir.

Les raisons de cette vivacité sont pour une grande part économique. La médecine moderne dominée par la technique, coupée des réalités sociologiques, et d'un coût élevé ne touche plus qu'une minorité de la population (20%).

Le manque de culture économique du médecin, l'absence d'un enseignement d'économie de la santé dans le cursus de formation universitaire qui sensibiliserait le prescripteur à une réduction du coût exorbitant de cette médecine excluant la plupart des malades, la quasi-absence d'une information médicale objective et libérée de toute publicité, des médecins sponsorisés par les laboratoires pharmaceutiques sont autant de facteurs en cause dans la désertion des malades et au recours à cette médecine populaire.

Réputée "inoffensive", naturelle, à portée des plus démunis et "efficace" puisque reposant sur un savoir ancestral donc crédible.

Nos médecins soumis juridiquement à une obligation de moyens et non de résultats ont oublié cette règle qui concorde paradoxalement avec notre conception socioculturelle de la maladie admise comme une chose normale de la vie. Le praticien moderne ou traditionnel n'étant en dernier ressort que le "sabab", une étape vers un mieux-être qui relève en dernier ressort de la volonté divine souveraine. Le "fatalisme" n'étant nullement un comportement passif abolissant toute volonté d'action, mais la simple acceptation d'un résultat dépendant d'une volonté supérieure.

L'attitude du médecin moderne omniscient, abrité derrière ses appareils et son jargon, se mettant en scène comme un "Antar" délivrant des jugements définitifs et non discutables car ne pouvant être compris du "vulgum homini", devrait s'inspirer de la modestie du tradipraticien, sa proximité culturelle et humaine du malade, sa disponibilité sa fraternité.

N'est-il pas paradoxal que les succès miraculeux de tel ou tel tradipraticien soient colportés aux quatre coins du pays, et attirent des malades de toutes conditions et de toutes régions, alors que leurs échecs sont rarement mis en exergue, contrairement aux critiques fondées ou non qui pleuvent sur la médecine moderne incapable de guérir ceci ou cela, et à qui on demande (peut-être en réponse au comportement des praticiens) des résultats immédiats.

Ceci donne une idée du travail de réflexion, d'inventaire, d'organisation professionnelle, d'un besoin de lois réglementant les divers aspects et stades (cueillette, stockage, contrôle de qualité, répression des fraudes, etc.).

Marrakech qui occupe une position centrale entre les montagnes de l'Atlas, le désert du sud et les plaines semi-arides du littoral bénéficie des apports divers de toutes ces régions. Le statut de capitale d'empire en a fait un pôle des migrations humaines, un lieu d'échanges économiques englobant l'Europe, l'Afrique, et l'Orient.

Tous ces facteurs réunis font de Marrakech un lieu vivace d'éthnopharmacologie où se retrouve une multitude de guérisseurs herboristes plus ou moins qualifiés sinon pas du tout. Les détaillants se retrouvent dans divers quartiers de la médina notamment Bâb Doukkala, Mouacine, Sidi Youb, Rahba Laqdim. Les herboristes ambulants se cantonnent à la place Jama' al Fna et à Bâb Taghzout.

Les centres commerciaux en gros se trouvent au Mellah et Rahba Laqdim.

Un inventaire réalisé par Benchaaban et ses collaborateurs recense au niveau de la place Jama' al Fna 143 espèces différentes, réparties en 62 familles. Parmi celle-ci 102 poussent spontanément, 26 sont cultivées et 15 sont importées essentiellement d'Afrique et d'Asie.



## "Médecine populaire à Jama' al Fna"

M'hamed Abouyoub  
Pharmacien



Nous avons coutume de dire que la place Jama' al Fna est un endroit pour se divertir, commercer et manger, passant sous silence une activité importante de la place : se soigner. En effet aussi bien par l'espace occupé au sein de la place, son rôle toléré dans le système de santé, son importance économique, cette activité de soin mérite toute notre attention.

Comme nous pouvons le constater la médecine populaire est toujours vivace sur la place, en témoigne son expansion géographique dans les boutiques alentours transformées en herboristeries visant une clientèle essentiellement touristique "écologues" et

curieux à la recherche de rêves voluptueux d'alcôves orientales. Les tradipraticiens populaires sont, quant à eux, installés sur la place elle-même.

Par sa position géographique le Maroc est un pays d'une grande diversité climatique et écologique. Il est reconnu par la richesse et la grande diversité de sa flore (plus de 4.000 espèces). Ceci explique la richesse et la diversité du matériau utilisé par la médecine populaire constitué d'espèces locales, acclimatées ou importées en l'état. A majorité d'origine végétale (80%), les produits locaux représentant 88%, et les produits importés 12%.

La forte tradition ethnomédicale marocaine issue en ligne directe de l'héritage grec enrichi par la médecine arabo-islamique qui a assimilé avec bonheur les traditions locales des pays islamisés. A ce socle commun se sont rajoutés des spécificités régionales reliquat notamment de croyances primitives des diverses composantes culturelles du Maroc, magiques ou sacrées d'origine islamique, païenne (Berbères), ou animiste (Africaine). Souvent familial, le savoir est transmis de père en fils, de maître à disciple avec pour base des traités de matière médicale unanimement reconnus pour leur valeur scientifique passée et actuelle. Autrefois enseignée dans les universités (Qarawiyyine), médersas (Marrakech, Fès, Salé, Taroudant, Tétouan), cette transmission relève actuellement de plus en plus exclusivement de l'oral, avec un apprentissage rapide, en dehors de tout corpus théorique garantissant la qualité de l'apprentissage, la continuité et la crédibilité de cette pratique ancestrale.

Une demande pléthorique (80% de la population), des besoins énormes en tradipraticiens qui se comptent par dizaines de milliers sans commune mesure avec le nombre des médecins donne une idée de la taille du marché et de l'importance des sommes en jeu qui dépassent certainement celle du secteur moderne de santé. L'appât du gain rapide, l'absence de textes réglementaires qui perpétue une tradition de tolérance sans reconnaissance ouvre la voie à toutes sortes de risques et présage mal de l'avenir.

Les raisons de cette vivacité sont pour une grande part économique. La médecine moderne dominée par la technique, coupée des réalités sociologiques, et d'un coût élevé ne touche plus qu'une minorité de la population (20%).

Le manque de culture économique du médecin, l'absence d'un enseignement d'économie de la santé dans le cursus de formation universitaire qui sensibiliserait le prescripteur à une réduction du coût exorbitant de cette médecine excluant la plupart des malades, la quasi-absence d'une information médicale objective et libérée de toute publicité, des médecins sponsorisés par les laboratoires pharmaceutiques sont autant de facteurs en cause dans la désertion des malades et au recours à cette médecine populaire.

Réputée "inoffensive", naturelle, à portée des plus démunis et "efficace" puisque reposant sur un savoir ancestral donc crédible.

Nos médecins soumis juridiquement à une obligation de moyens et non de résultats ont oublié cette règle qui concorde paradoxalement avec notre conception socioculturelle de la maladie admise comme une chose normale de la vie. Le praticien moderne ou traditionnel n'étant en dernier ressort que le "sabab", une étape vers un mieux-être qui relève en dernier ressort de la volonté divine souveraine. Le "fatalisme" n'étant nullement un comportement passif abolissant toute volonté d'action, mais la simple acceptation d'un résultat dépendant d'une volonté supérieure.

L'attitude du médecin moderne omniscient, abrité derrière ses appareils et son jargon, se mettant en scène comme un "Antar" délivrant des jugements définitifs et non discutables car ne pouvant être compris du "vulgum homini", devrait s'inspirer de la modestie du tradipraticien, sa proximité culturelle et humaine du malade, sa disponibilité sa fraternité.

N'est-il pas paradoxal que les succès miraculeux de tel ou tel tradipraticien soient colportés aux quatre coins du pays, et attirent des malades de toutes conditions et de toutes régions, alors que leurs échecs sont rarement mis en exergue, contrairement aux critiques fondées ou non qui pleuvent sur la médecine moderne incapable de guérir ceci ou cela, et à qui on demande (peut-être en réponse au comportement des praticiens) des résultats immédiats.

Ceci donne une idée du travail de réflexion, d'inventaire, d'organisation professionnelle, d'un besoin de lois réglementant les divers aspects et stades (cueillette, stockage, contrôle de qualité, répression des fraudes, etc.).

Marrakech qui occupe une position centrale entre les montagnes de l'Atlas, le désert du sud et les plaines semi-arides du littoral bénéficie des apports divers de toutes ces régions. Le statut de capitale d'empire en a fait un pôle des migrations humaines, un lieu d'échanges économiques englobant l'Europe, l'Afrique, et l'Orient.

Tous ces facteurs réunis font de Marrakech un lieu vivace d'éthnopharmacologie où se retrouve une multitude de guérisseurs herboristes plus ou moins qualifiés sinon pas du tout. Les détaillants se retrouvent dans divers quartiers de la médina notamment Bâb Doukkala, Mouacine, Sidi Youb, Rahba Laqdim. Les herboristes ambulants se cantonnant à la place Jama' al Fna et à Bâb Taghzout.

Les centres commerciaux en gros se trouvent au Mellah et Rahba Laqdim.

Un inventaire réalisé par Benchaaban et ses collaborateurs recense au niveau de la place Jama' al Fna 143 espèces différentes, réparties en 62 familles. Parmi celle-ci 102 poussent spontanément, 26 sont cultivées et 15 sont importées essentiellement d'Afrique et d'Asie.

Par comparaison avec la médecine moderne, la pratique éthnomédicale et pharmacologique frappe par le peu de place que tient le diagnostic dans la démarche du tradipraticien. Cette différence se répercute au niveau de la consultation dans les cabinets médicaux. Le malade perçoit mal son interrogatoire par le médecin, car il croit que le bon médecin doit savoir et non interroger le malade. Les réponses aux questions sont probablement différentes de la réalité vécue, dans le but de tester la perspicacité du médecin, et sa capacité à déjouer les pièges. La consultation se termine à la pharmacie par la présentation de l'ordonnance et le fatidique "bach mrid". La réponse se transforme en questions indirectes, afin de faire coïncider la réponse avec l'autodiagnostic du malade ou de ses accompagnateurs, point d'orgue d'une consultation réussie.

L'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) a, depuis plus de vingt ans, recommandé d'inventorier et évaluer les pratiques des tradipraticiens, afin de les intégrer aux systèmes de santé nationaux. L'adoption de cette recommandation permettrait d'étendre des soins de qualité validés par des critères scientifiques modernes non seulement au 80% de la population laissée pour compte, mais pour toute la communauté notamment pour les petites pathologies quotidiennes pour lesquelles ces pratiques sont efficaces, accessibles à tous, et d'un impact économique positif. Peu coûteuses au niveau individuel et national car utilisant en majeure partie des matériaux locaux, il dynamiserait l'économie intérieure, améliorant la balance de paiement, et réduisant les coûts indirects des maladies (absentéisme, mauvais rendements, etc.)

L'expérience des consultations de médecine chinoise (acupuncture) dans certains dispensaires de santé publique, le succès rencontré auprès de toutes les couches de la population, nous amène à applaudir cette volonté d'ouverture vers d'autres pratiques, tout en rêvant que cet esprit de coopération extérieure, s'étendra par une ouverture vers notre propre patrimoine par son intégration au système de santé national aussi bien au niveau de l'enseignement que de la pratique quotidienne.

Les herboristes et droguistes ne sont pas les seuls à officier sur la place. Si nous prenons en considération la définition de la santé par l'OMS comme étant " un état de bien-être physique et moral ", les Fquihs avec leurs talismans et grimoires, leur baraka, les voyantes et toutes leurs techniques (cartomancie, plomb fondu, etc) sont le second volet de cette thérapie populaire relevant du surnaturel, contrairement à l'ethnomédecine qui a un substrat scientifique incontestable malgré l'ignorance du mode d'action par le praticien.

En médecine traditionnelle psychiatrique, le diagnostic est basé sur les lettres du nom du malade et du jour de la visite auxquels on attribue des valeurs soumises à un calcul qui va déterminer le sort du malade, la durée de sa maladie, la nature de son traitement (plantes, minéraux, animaux) ou sa réorientation vers les branches occultes de la médecine traditionnelle.

Marrakech par sa faible hygrométrie favorise le stockage et la conservation des plantes médicinales. Cependant un certain nombre de problèmes reste posé.

Les non-traçabilités des produits ne garantissent aucun critère de qualité quant à l'optimisation de la période de cueillette qui conditionne la richesse, la nature et la qualité des principes actifs. Aucune date de cueillette, aucun délai de péremption n'est connu ou précisé. Le lieu de cueillette est aussi inconnu posant le problème de la pureté du produit, sa non contamination par les insecticides rémanents, engrais, etc. La contamination fécale par les troupeaux dont les parcours sont sources d'intoxication intestinale.

L'efficacité des soins avec son corollaire, la reproductibilité ne sont nullement garantis ni pris en considération.

La limite entre efficacité et toxicité est vague, et heureusement palliée par les méthodes de préparations (infusion, décoction, etc.) qui n'autorisent que de faibles concentrations en principes actifs.

La qualité du séchage, du transport, du stockage sont aussi une source d'interrogations.

La qualité de la formation des herboristes, l'émergence de nouveaux métiers (grossistes) dispense l'herboriste des contraintes de la cueillette, donc de la connaissance du terrain et du savoir nécessaire, tout en favorisant la fraude, source de gains par substitution de plantes rares, chères, par une plante plus ou moins ressemblante.

L'appauvrissement des connaissances par rapport à l'âge d'or de cette médecine, le recul de l'art galénique, la disparition des bonnes pratiques de fabrication traditionnelles sous-traitées, la non maîtrise des doses administrées : la pesée autrefois codifiée est aujourd'hui une simple approximation laissée à l'instigation de chacun et à l'importance de son "chouiya".

La complexité de certains mélanges notamment le célèbre ras el hanout composé de pas moins de trente produits dont les doses relatives sont éminemment fantaisistes, sont sources d'intoxication silencieuses.

La préparation actuelle des remèdes rappelle étrangement les émissions de cuisine télévisées où les quantités précises affichées à l'écran ou énoncées par l'animatrice ne concordent nullement avec les quantités utilisées.

L'avenir de ce patrimoine éthnomédical reste néanmoins d'actualité.

La reconnaissance de cette pratique, la fin du régime de tolérance seront un pas majeur vers la transparence, la réglementation, la qualité et l'efficacité, et en fin de compte la préservation tant souhaitée. Un diplôme qualifiant permettrait non seulement de former des tradipraticiens mais aussi des chercheurs modernes capables de sauver ce patrimoine, l'enrichir par les apports de la science moderne et valoriser la richesse de notre flore par l'introduction des techniques modernes d'extraction, garantissant un taux fixe en principes actifs de qualité, seule voie vers la maîtrise et la reproductibilité des résultats thérapeutiques.





## "Un projet et une vision pour Jama' al Fna"

Réda Guennoun  
Architecte



Madame la Présidente, Messieurs les membres de l'Association "Jama' al Fna, Patrimoine Oral", Mesdames et Messieurs, c'est un honneur pour moi d'être parmi vous pour discuter de Jama' al Fna, une des rares places au monde à se transformer encore quotidiennement en théâtre urbain, abritant échange, convivialité, et créativité multiples et des formes d'expressions de traditions populaires. Elle a été proclamée "Chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité" par l'Unesco en mai 2001.

Progressivement et depuis le début des années soixante dix, cinq médinas, le site archéologique de Volubilis et la Qasba des Ait Ben Haddou, ont été proclamés par l'Organisation des Nations Unies pour la science et la culture, l'Unesco, comme patrimoine matériel universel. Malheureusement, ces distinctions n'ont pu protéger ces sites contre les dégradations, les destructions et les défigurations, au contraire, celles-ci se sont accentuées, pire, d'autres phénomènes destructeurs ont émergé. Les causes qui les induisent et les lobbies qui les animent se sont avérés plus forts que les mesures de protection instaurées.

Aujourd'hui, la distinction de la Place Jama' al Fna, à la fois reconnaissance et encouragement, constitue une occasion exceptionnelle pour que ce site fasse l'objet d'études, de propositions, de recherches prospectives et d'actions expérimentales visant sa préservation et sa valorisation.

En effet, l'inscription de la place sur la liste du patrimoine universel immatériel est certes, une étape importante dans les actions et les objectifs de l'association qui, consciente que la distinction n'est pas une fin en soi mais plutôt un point de départ pour la mise en œuvre de plusieurs chantiers susceptibles de maintenir en l'état la place et arrêter les formes de destruction, de détournement ou d'appauvrissement de modes d'expression et de chercher à insuffler une vie nouvelle aux formes de créativité en voie de dégradation, de disparition ou de folklorisation.

C'est dans cette perspective qu'un projet de plan triennal a été esquissé, puis conçu pour la préservation, la revitalisation et la valorisation de la Place Jama' al Fna, projet ambitieux destiné, grâce aux soutiens obtenus, de la part de généreux donateurs, de sponsors présents et surtout de l'aide demandée à l'Unesco, à engager des actions pionnières dans un champ nouveau de la culture, celui de l'immatériel.

D'ailleurs notre work shop, aujourd'hui à Tahanaout, n'est qu'une étape d'une série d'actions que la Direction de l'Architecture représentant le Département de l'Habitat et de l'Urbanisme du Royaume du Maroc envisage d'entreprendre conjointement avec l'Association pour contribuer à cet ambitieux projet.

Les principaux objectifs sont la préservation, la revitalisation et la valorisation de la Place Jama' al Fna dans toutes ses dimensions, symboliques, sociales, créatives, attractives, festives et ludiques, dans le cadre physique qui accueille ses activités quotidiennes. Les résultats attendus peuvent être déclinés comme suit :

L'instauration progressive d'un mémorial de la culture immatérielle de la Place par la constitution d'un archivage et d'un fond documentaire approprié sous différentes formes sonore, graphique, iconographique, cinématographique, numérique, etc.

L'assurance d'un développement endogène faisant appel aux nouvelles technologies et aux savoirs contemporains, tout en respectant la spécificité et l'authenticité de la Place, telle la constitution d'un site web maîtrisé et à but non lucratif.

La préservation et l'enrichissement du caractère symbolique et mythique de la Place, véritable pôle d'attraction et source d'emplois et de revenus à l'échelle de toute la ville, par l'implication et la participation élargie de la société civile à l'instauration progressive de dialogues permanents : ateliers dans les écoles, concours et prix pour maâlem-hlaïqi, etc.

L'identification d'autres espaces ou formes d'expression immatérielle de la culture, au niveau national et méditerranéen, par la mise en place progressive d'un observatoire international du patrimoine immatériel, localisé à Marrakech.

Nous sommes sûrs à la Direction de l'Architecture que votre crédibilité, votre persévérance, et votre dévouement sont autant de gages à l'aboutissement et à la réussite de ce projet auquel nous sommes fiers de participer.





## Table des illustrations iconographiques





## Table des illustrations photographiques

Pages de couverture : Composition d'après une œuvre de Christophe Ronel.	
"Village de Tahanaout sur fond de montagne", tableau de Louis Morère en 1930, in " Au Maroc avec Louis Morère, 1885-1949 ", de Charlotte Monto, Edition d'Art Somogy, Paris, 1999 (D.R.).	2
Maîtres-Hlâiqis en spectacle et membres de l'Association "Jama'al Fna, Patrimoine Oral" sur la Place Jama' al Fna. Cl. de Michel Nachef.	6
"Un Riad sous la lune", Tableau de Mathilde Arbey, in "Marrakech" de Camille Mauclair, Henri Laurens Editeur, Paris, 1933.	7
Vue sur une réunion de travail lors de la journée de réflexion à Tahanaout. Cl. de Michel Nachef.	9
"Astrolabe", œuvre de Hassan Slaoui, composition en bois et métal oxydé, 2002-2003. Présentée lors de l'exposition "Art contemporain au Maroc", à la Galerie Brunei à Londres, du 28 mai au 27 juin 2003.	13
"Tissu en soie pourpre brodée d'or", costumes d'Arabie Saoudite. Paru dans "Aramco Word", mai-juin 2003. (D.R.).	17
"Les petits métiers (djemaa el Fna)", Tableau de Mathide Arbey, in "Marrakech" de Camille Mauclair, op.cit.	19
Tableau de Hans Werner Geerds, in "Yahia Marrakech", Edition Verlag .Günther Neske, Pfullingen 1984. (D.R.).	23
Tableaux de Hans Werner Geerds, in "Yahia Marrakech", op. cit. (D.R.).	25
"A mosque in Marrakesh", Tableau de A.S. Forrest, in "Morocco", painted by A.S. Forrest and described by S.L. Bensusan, Edition Adam and Charles Black, London, 1904.	29
"The jama' effina", tableau de A.S. Forrest, in "Morocco", op. cit.	33
Halqas sur d'autres places au Maroc.	35
De haut en bas et de gauche à droite :	
- Place Lahdim à Meknès	
- Bâb ed-Dkaken à Fès	
- Place Bâb Aharrach à Taza	
- Place Bâb el-Had à Rabat	
- Place Sidi Abdelouahab à Oujda	
- Place du Grand Socco à Tanger	
- Place Bâb Marrakech à Casablanca	
- Place Bâb ech-Chaâba à Safi	
"A. ministrel", Tableau de A.S. Forrest, in "Morocco", op.cit.	37
"Lluvia en Marrakech", Tableau de José Cruz Herrera in "José Cruz Herrera", Catalogue de l'Exposition commémorative de la Journée de la Province de Cadiz, 1999. (D.R.).	38/39

"Halqa autour d'un conteur", Tableau de Mohammed Ben Ali R'Bati, in "Un peintre à Tanger en 1900. Mohammed Ben Ali R'Bati", Malika Editions, 2000. (D.R).	40/41
Acteurs, musiciens et conteurs sur la place, in "Place Jemaa El Fna. Traditions Orales populaires de Marrakech". Hamid Moqadem. Editions "Association Place Jemaa El Fna, Patrimoine Oral de l'Humanité". Editions Okad. Rabat, 2001. (D.R).	42
"A house interior", Tableau de A.S. Forrest, in "Morocco", op. cit.	43
Plan d'Aménagement de la médina de Marrakech.	47
Détail d'un plan de la médina.	49
Schéma de "Principes et structure de la ville marocaine (médina) précoloniale". Jean Hensens.	49
Vues des abords de la Place. Cl. Michel Van Der Meerschen. De haut en bas et de gauche à droite : . A la place du Riyad el Ouarzazi. . Sanitaires publics. . Une antenne GSM. . Abords du Club Méditerranée.	50
Vues des abords de la place. Cl. Michel Van Der Meerschen. De haut en bas : . La Poste. . Rue de Bâb Agnaou. . La Banque du Maroc. . L'aboutissement de l'Avenue Mohamed V.	51
Une Hennaya sur la Place. Cl. de Rachele Borghi.	55
Hennayât et cartomancienne. Cl. de Rachele. Borghi.	59
"On the house-top, Marrakesh", Tableau de A.S. Forrest, in "Morocco", op. cit.	63
Un herboriste sur la Place.	67
Un bouquiniste sur la Place.	69
Vues de réunions de travail lors de la journée de réflexion à Tahanaout. Cl. Michel Nachef.	70
Une fillette animant une halqa sur la place, in " Place Jemaa El Fna. Traditions Orales populaires de Marrakech", op. cit.	71
"Patio juif à Tahanaout", Tableau de Louis Morère, in "Au Maroc avec Louis Morère, 1885-1949", op. cit.	75

## **remerciements**

hassan abouyoub, m'hamed abouyoub, max alioth, may balafrej, souad balafrej, inntissâr asmaâ benjida, suzanna bidermann, rachele borghi, nicole chauvin, isabelle dullaert, miriam douiri, mahdi elmandjra, juan goytisolo, saad hassar, jean hensens, amine kabbaj, jacques langhade, michel van der meerschen, mohammed mourabiti, michel nachef, souad oumadine, christophe ronel, hassan slaoui, ouidad tebbaa, federico torres, hamid triki, mustapha zine.



Publié par la Direction de l'Architecture  
Ministère Délégué auprès du Premier Ministre Chargé de l'Habitat et de l'Urbanisme  
RABAT - MAROC

Couverture : Composition d'après une œuvre de Christophe Ronel.

Conception, réalisation et maquette  
Hind Benameur, Réda Guennoun, Soraya Khalil,  
Manal Marcil, Saïd Mouline et Mohammed Tita

Coordination éditoriale  
Hind Benameur, Soraya Khalil et Manal Marcil

Sous la direction de : Saïd Mouline

Dépôt légal n° : 2003/1845  
ISBN 9954-401-80-6

Design conception : mjb création  
Impression : Les Reproductions Industrielles. Rabat.

Toute reproduction, par tous procédés, actuels ou futurs, connus ou inconnus, est vivement recommandée.



